

◀ le premier pas ▶

Volume 5 Numéro 2 • Automne 2007 • Une publication de la Fondation autochtone de guérison

PUBLICATIONS MAIL AGREEMENT NO. 40033225



<http://www.fadg.ca>



Photo: Holy Angels Residential School Reunion, Fort Chipewyan, August 2007

Au cours de la récente période, le personnel de la Fondation autochtone de guérison a assisté à la réunion des anciens élèves de Holy Angels Indian Residential School à Fort Chipewyan, Alberta. Les membres du personnel de la Fondation autochtone de l'espoir qui ont enregistré pendant plus de deux ans les histoires d'anciens élèves des pensionnats dans le cadre d'un projet éducatif conçu pour informer les jeunes et le public en général sur les séquelles laissées par les pensionnats y ont également participé. Les photos présentées au-dessus et en-dessous ont été prises pendant cette rencontre en août 2007.

Le pensionnat Holy Angels Indian Residential School a fermé ses portes il y a plus de trente ans en 1974. Plus de deux cents anciens élèves, la plupart venant de l'extérieur, sont venus à ses retrouvailles. Il y

avait également des amis, des membres des familles, et parmi l'assistance, entre autre, le Grand chef de l'Assemblée des Premières nations.

L'un des nombreux moments mémorables de cette rencontre a été celui où le sergent Fred Kamins de la GRC a présenté des excuses pour le rôle exercé par la force policière dans l'application de la politique des pensionnats indiens consistant à appréhender les élèves et à arrêter les parents qui refusaient d'envoyer leurs enfants au pensionnat. En s'excusant, il s'est exprimé ainsi : « [TRAD.] J'éprouve de la honte en pensant à l'histoire de notre pays – une histoire de juste fierté devant l'adversité et les défis surmontés – qui ne devrait pas être entachée par ce chapitre si tragique ».



ce numéro

Message de l'éditorialiste

PAGE 2

Survivants Autochtones pour la Guérison

PAGE 3

Le Centre du guérison Millbrook

PAGE 4

Les étapes de la guérison

PAGE 14

Les quatre saisons de la guérison communautaire

PAGE 8

PUBLICATIONS MAIL AGREEMENT NO. 1573519
RETURN UNDELIVERABLE CANADIAN ADDRESSES TO:
CIRCULATION DEPT.
330-123 MAIN ST
TORONTO ON M5W 1A1
email: circdept@publisher.com

Message de l'éditorialiste

Il s'est écoulé beaucoup de temps depuis la dernière parution de *Le premier pas* (en français) et *Healing Words* (en anglais). Quoiqu'il en soit, voici le retour de notre bulletin d'information. À partir de maintenant, nous publierons ce périodique suivant des intervalles plus fréquents. *Le premier pas* vous invite à nous écrire, à nous faire parvenir des articles, des questions, des photos et des commentaires. Après tout, cette publication vous appartient. Nous espérons que vous la trouverez utile, informative, et surtout source de guérison.

Vous trouverez ci-après les dates prévues pour les prochaines publications de *Le premier pas*. Dans nos futures parutions, nous présenterons des projets de guérison, nous vous informons sur ce qui se passe dans le domaine de la guérison et nous relaterons des histoires de courage et de résilience. Nous anticipons avec plaisir votre réponse à notre invitation!

- Le personnel du bulletin *Le premier pas*.

Voici les dates des prochaines parutions de *Le premier pas* ...

Volume 5 numéro 4 – fin de mars 2008

Volume 6 numéro 1 – fin de septembre 2008

Volume 6 numéro 2 – fin de mars 2009

Volume 6 numéro 3 – fin de septembre 2009

Le premier pas (français) et *Healing Words* (anglais) se veulent un instrument permettant à la Fondation de s'acquitter de ses engagements envers les Survivants, leurs descendants et leurs communautés. C'est une des façons de démontrer notre respect à l'égard des accords que la Fondation a signés. Cette publication constitue également un véhicule d'appui à la communication de la mission, de la vision et des objectifs de la Fondation autochtone de guérison, de même que des buts visés par la stratégie de communications de la Fondation.



Pour recevoir *Le premier pas*, écrivez-nous à l'adresse suivante : Pièce 801, 75 rue Albert, Ottawa, Ontario K1P 5E7 ou téléphonez-nous au 1-888-725-8886 le numéro local est le 237 4441. Notre numéro de télécopieur est le 613 237 4442. Nos adresse électronique est : wspear@ahf.ca. N'oubliez pas que notre journal est disponible en Anglais et qu'il est gratuit.

premier pas



wayne k. spear

THANK-YOU TO
ALL OUR
CONTRIBUTORS !

Le premier pas (en français) et *Healing Words* (en anglais) est une publication gratuite de la Fondation autochtone de guérison. Réservée exclusivement à la diffusion des histoires liées aux pensionnats indiens et au partage de ressources pour la démarche de guérison, ce bulletin d'information vous offre une tribune pour échanger des idées et des expériences liées à la fréquentation des pensionnats (y compris les foyers, les écoles industrielles, les pensionnats et les écoles de jour).

Vous pouvez nous faire parvenir vos articles ou autres documents par la poste ou sous forme de disquette à :

Le premier pas
75 rue Albert, pièce 801
Ottawa (Ontario)
K1P 5E7

Le numéro de télécopieur est (613) 237-4442 et l'adresse courriel wspear@ahf.ca. Prière de nous envoyer également une courte biographie avec votre présentation, de même qu'une adresse de retour et le numéro de téléphone de l'expéditeur. Nous pourrions avoir besoin de communiquer avec vous au sujet de votre présentation. La FADG n'accorde aucune rémunération dans le cas de documents publiés, mais, par contre, les collaborateurs obtiendront sans frais des exemplaires du bulletin d'information. Les opinions exprimées par les collaborateurs ou auteurs d'articles, etc. .. de la publication *Le premier pas* ou *Healing Words* ne reflètent pas nécessairement le point de vue de la FADG. Les documents présentés seront soumis à l'approbation de l'équipe éditorialiste et ils peuvent être révisés afin d'en vérifier l'orthographe, la grammaire et la longueur. Merci!



Survivants Autochtones pour la Guérison

écrit par Jackie Miller

J'ai eu la merveilleuse occasion de visiter de nombreux projets dernièrement.

Le but de ces visites a été d'apprendre au sujet de leurs expériences comme prodigieux / fournisseurs de services, et d'écrire cet article de façon à partager leurs succès et leurs défis avec nos lecteurs. Comme la FADG considère une réduction de ses activités, il est important de créer des réseaux à travers ces communautés; et de retourner à notre fonction initiale pour les communautés de se prendre en mains pour se guérir. À travers le pays les projets ont travaillé à développer des stratégies et des programmes de support pour leur communauté. C'est le but de ces articles de partager leurs histoires avec nos lecteurs.

Ces articles se poursuivent dans les façons traditionnelles de conter les histoires en utilisant une technologie moderne. Nous pouvons tous apprendre des histoires des autres, car nous pouvons personnellement nous identifier à leur lutte et à leurs accomplissements, au fur et à mesure que nous voyageons ensemble dans ce cheminement vers la guérison. C'est avec beaucoup d'espoir, qu'à la lecture de ces histoires vous gagnerez de la perspicacité dans votre communauté et dans votre propre cheminement. Peut être que cela vous incitera à contacter quelqu'un d'autre d'une autre région ou projet et créer de nouvelles aides et débouchés pour votre propre procédure. De plus nous anticipons que cela apportera un sens d'appartenance et de rapprochement au cours de la lecture que d'autres régions se trouvent confrontées aux mêmes problèmes que vous vivez; et par conséquent vous réaliserez que vous n'êtes jamais seul sur ce chemin.

Nous aimerions également souligner les accomplissements des personnes et des communautés qui ont gagné en croissance personnelle à cause des programmes financés par la FADG.

Merci d'entreprendre ce cheminement avec nous !

Bâtir la Force en Soi

A. S. H. (Aboriginal Survivors for Healing) Inc. (Traduction: Survivants Autochtones pour la Guérison) est localisée à Charlottetown, Île du Prince Édouard. Le financement du programme par la Fondation autochtone de guérison a commencé en 2000 avec pour mandat d'offrir des services et de l'aide aux Survivants du pensionnat de Shubenacadie et à leurs familles sur l'Île du Prince Édouard.

En échangeant avec la coordinatrice du projet Tarry Hewitt, elle a mentionné que la clef du succès est la stabilité chez le personnel et la continuité du programme. Dans le but de bâtir la confiance au sein de la communauté et parmi les personnes, il est impératif que le personnel demeure stable. Dans un monde en changement continu et submergé par la paperasserie et l'information au sujet des règlements sur le régime des pensionnats indiens, il est important que les programmes qui offrent guérison et assurance aient un personnel qui inspire la crédibilité aux yeux de clients pour générer confiance et respect. Il est essentiel d'établir un environnement sécuritaire et confidentiel.

De plus, parce que l'Île du Prince Édouard est une petite province, plusieurs des services qui pourraient être offerts par d'autres gouvernements provinciaux risqueraient de tomber entre les mains d'organisations à but non lucratif. Par conséquent le réseautage positif entre ces organisations à but non lucratif est d'une importance majeure pour coordonner et aider le cheminement de guérison des Survivants en rapport avec les problèmes inter agences.

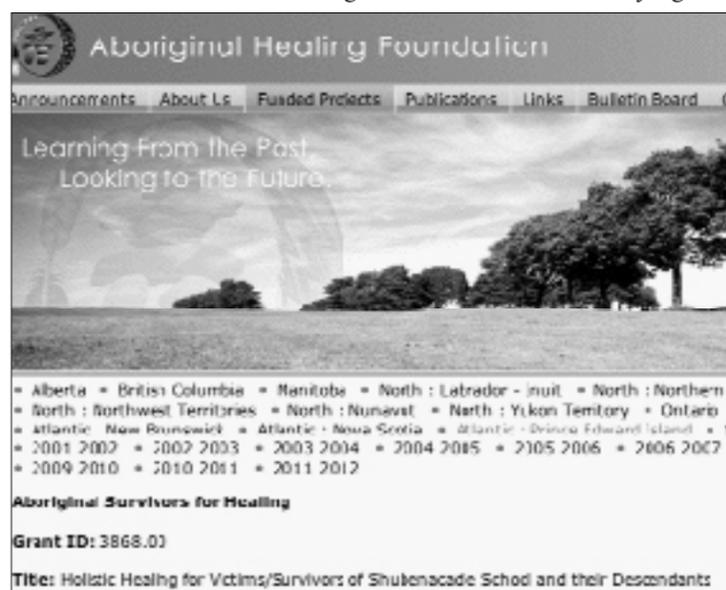
Dale Sylliboy a été un conseiller pour le programme A.S.H. lors des cinq (5) dernières années. Dale utilise des enseignements traditionnels comme moyen pour que les personnes passent à l'action et fassent des changements nécessaires dans leur vie. Des cercles de guérison sont tenus chaque semaine. Les femmes se rencontrent le mercredi lors d'un déjeuner servi par les participants au cercle avant que ce dernier ne débute à 13h00. Les hommes prennent leur petit déjeuner et ensuite le cercle de guérison commence le jeudi à 10h00 du matin. Les cercles de guérison durent aussi longtemps que les participants le désirent et parfois le cercle de guérison se prolonge jusque tard dans la soirée.

De nombreux Survivants ont de la difficulté à comprendre les problèmes qu'ils rencontrent dans leur vie, ils doivent alors retracer leurs pas et faire un retour dans le temps au moment où tout a commencé. Ils doivent retourner jusqu'au moment où les abus ont commencé. Ils parlent des comportements acquis lors de leur séjour en pensionnat et comment ils ont transmis ces comportements à leurs enfants; ce qui est la raison pour laquelle les familles des Survivants des pensionnats ont des problèmes dans leur vie.

Partager ses expériences peut être extrêmement difficile, émotionnellement parlant pour de nombreux Survivants. Mais lors des cercles de guérison ils apprennent à faire le tri dans leur « bagage personnel » et de laisser sortir / d'étaler l'essentiel. Chaque semaine ils ont un nouveau sujet à discuter, à documenter (journal) et à partager lors du cercle. Un exemple de sujet serait : ce que signifie d'être un bon parent. Plusieurs Survivants ne pouvaient répondre à la question de prime à bord, mais lors du cercle ils ont reculé dans le temps, avant le régime des pensionnats et ont examiné les activités de la vie communautaire et la structure familiale selon cette perspective. À la fin de la session de huit (8) semaines, le groupe participe à une grande cérémonie comprenant une suerie. Les Survivants brûlent alors les documents (leur journal) et commencent une vie à neuf. Le groupe en guise de célébration de leur cheminement participe à un festin finalement.

Une fois que les participants apprennent cette procédure et continuent à utiliser les moyens et enseignements traditionnels ils peuvent poursuivre leur cheminement de guérison. Les femmes ont créé une solide confrérie, où on s'entraide les unes les autres et où on tient l'autre responsable de son cheminement. Elles ont aussi amené d'autres personnes dans le cercle, car elles reconnaissent le besoin de guérison des autres personnes au sein de la communauté. Ceci relève du développement véritable, car la communauté se prend en mains pour devenir des mentors et des guérisseurs. Les Survivants sont capables de se guérir tout en travaillant à régler leurs problèmes et simultanément aider les autres à commencer leur propre cheminement de guérison. C'est un travail ardu mais c'est aussi un travail gratifiant.

La Fondation autochtone de guérison sur Internet: www.fadg.ca



Un retour vers le bien-etre

L'histoire de l'arbre sacré

Pour tous les êtres humains de notre terre, le Créateur a planté un arbre sacré, sous lequel ils peuvent tous se rassembler. Dans cet endroit de refuge, tous peuvent trouver la guérison, la force, la sagesse et la sécurité. Les racines de cet arbre s'étendent dans le corps profond de notre mère la terre. Ses branches se dressent vers notre père le ciel comme des bras en prière. Les fruits de l'arbre sont toutes les bonnes choses que le Créateur a données aux humains. (l'amour, l'altruisme, la justice, le respect, la générosité, la sagesse et l'humilité).

Les Aînés nous disent que la vie de l'arbre protège la vie des gens. S'ils s'éloignaient trop ou s'ils cherchaient à le détruire, un sentiment de grand désespoir les envahirait. Le cœur d'un grand nombre d'entre eux se desséchait et la confusion règnerait dans leur esprit. Leurs rêves cesseraient et ils n'obtiendraient plus de visions. Ils commenceraient à se disputer entre eux, et deviendraient incapables de dire la vérité ou d'être honnêtes les uns envers les autres. Petit à petit, ils oublieraient comment vivre sur leurs terres. Leurs vies seraient remplies de colère et de tristesse. Petit à petit le poison se répandrait en eux et dans tout ce qu'ils viendraient à toucher. Nos ancêtres, qui sont partis avant nous, nous ont dit comment ces choses arriveraient. Mais ils nous ont dit aussi que l'arbre, lui, ne mourrait jamais; et, aussi longtemps que l'arbre vivra, les humains vivront. Ils nous ont dit que le jour viendrait où nous nous réveillerions de notre long sommeil et où nous nous mettrions à la recherche de l'arbre sacré.

Les dons que le créateur leur avait donnés ont été volés aux peuples autochtones, et le poison s'est répandu dans l'arbre sacré de la vie. Le temps est venu de réveiller le géant endormi et de l'écouter rugir. Car il a été prédit que l'arbre de vie ne mourra jamais, et qu'aussi longtemps qu'il vivra, les peuples vivront aussi, car toutes les choses sont liées entre elles. Pour comprendre la vie d'aujourd'hui, les jeunes générations ont besoin d'entendre les récits de ce qui est arrivé dans le passé. Ils pourront alors clairement discerner la route qui mène à l'avenir.

LES ENSEIGNEMENTS

Il est important pour nous de ne pas mourir sans avoir de passé. Le passé parle de qui nous sommes, il nous dit pourquoi le Créateur nous a fait venir en ce monde et où nous devons aller. Nous sommes "Waloostookwiyik; (Le peuple de l'aurore) le peuple de la belle rivière.

La terre et la rivière ont pris soin de nous. Elle nous a offert toutes les choses qu'un paradis possède. Les Waloostookwiyik y vivaient heureux et complètement satisfaits, car ils avaient tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. Nos croyances, notre compréhension de ce que signifiait pour nous l'arbre sacré de la vie étaient au cœur des liens que nous avions avec la terre, le grand cycle de l'harmonie de la terre et à celle du Créateur. Parce que nous étions d'un naturel facile à vivre et que nous étions enclins à la réflexion avant de nous prononcer, les nouveaux venus sur notre continent nous ont jugé comme des créatures vivant dans «un état de passivité et de manque d'initiative général».

E. Tappin Adney a très souvent voyagé le long de la rivière St. John. Il a écrit des articles dans lesquels il citait ce que les Aînés d'alors lui avaient dit. Il a écrit, de leur part, des lettres au gouvernement et a consigné par écrit les choses qu'il apprenait au cours de ses voyages. Voici ce qu'il a écrit dans ses mémoires

«Leur disposition raciale est caractérisée par la douceur, à moins d'être provoqués par des outrages insupportables. Les peuples des régions de l'Est n'ont pas de système de caste ecclésiastique. Ils avaient des chefs, et leur position reposait sur le fait que ces peuples croient en la force de l'esprit. Ces peuples possédaient naturellement ce pouvoir ou pouvaient l'acquérir ou l'augmenter par la connaissance de choses que nous rejetons parce que nous les considérons comme des superstitions païennes. Chaque homme et femme possédaient ces formules magiques et donc chaque autochtone se sentait maître de sa situation et de sa vie».

Adney ajoute «Les concepts chrétiens étaient inconnus, bien que ces peuples possèdent un très bon code moral. Un autochtone, chaque fois qu'il parlait de religion, se levait et se tenait debout. Il ne s'agenouillait pas et ne s'humiliait pas, ni devant ses chefs, ni en présence de Kci-Mundoak (Grand Mystère), origine des forces de l'univers. Lorsqu'il éprouvait le besoin de prier, il allait d'abord se purifier dans une suerie. Il concluait ensuite un traité avec les esprits du soleil. Ne voulait pas que son geste soit ingrat, il sacrifiait alors un article qui avait pour lui une réelle valeur. L'autochtone qui n'a pas été touché par la civilisation occupait et avec respect une place, non pas à proximité de la nature mais en son sein».

À Passamaquoddy, William Neptune, qui a fait de grandes et belles choses pour son peuple, est resté comme tous les Neptunes, un païen, travaillant à redonner vie aux vieilles coutumes. Il a mis au défi la domination des prêtres qui venait en leur déclarant : «une dose modeste de votre religion n'est pas un mal, mais nous ne pouvons pas en faire un code de vie, mais les indiens peuvent vivre selon leur propre religion».

Tous les liens qui nous unissent à l'univers ont leur origine dans nos croyances. Nous croyons que, sans le soleil, sans la lune, notre existence sur cette terre serait impossible. Toutes les choses qui ont le pouvoir du mouvement possèdent ce que nous appelons la vie et possèdent aussi des dimensions matérielles et spirituelles. Les pouvoirs qu'ils possèdent sont inexplicables mais ils sont ressentis, c'est tout. La connaissance de ces choses, qui appartiennent au grand mystère universel (un seul Créateur), est contenue dans le mot Mun'do'uk (diversité des choses créées/manifestées)

Tappan Adney explique en grand détail les mesures extrêmes que les chefs d'églises ont pris pour changer le concept que nous avons du monde, et ceci au nom de la civilisation. «Des missionnaires catholiques ont cherché un mot qui exprimait le concept d'un dieu unique. Ils ont ainsi inventé l'expression Kitchi-Mun'Yto (Grand Esprit) afin de traduire le mot dieu et remplacer le mot Mun'do'uk, qu'ils avaient traduit par «les et les Malécites, tandis que le Mun'Yto; signifie Le grand Esprit (un seul dieu) pour nos cousins du Nord, les Ojibway».



Photo: Richard Erdoes

Les Mun'do'uk étaient les forces créatrices de tout mouvement, et d'actions de toute sorte, y compris l'action de l'esprit d'intelligence duquel dépend la vie physique. Ce mystère sous forme humaine s'appelait Med'ew'ul'in (le transformateur). Ces hommes et femmes, - mystères sous forme physique - exerçaient une grande influence parmi les humains. Ces leaders spirituels n'étaient pas désignés officiellement et n'étaient pas des chefs héréditaires, ils n'étaient pas non plus soumis à la sanction de l'opinion publique. •

Le Centre du guérison Millbrook

Le Centre de guérison Millbrook a ouvert ses portes en 1994 pour aider aux problèmes multidimensionnels qui affectent les communautés qui opèrent sous la coupole des Services à la Famille Mi'kmaw et des Enfants de la Nouvelle Écosse. L'élément commun de ceux que le Centre dessert est la violence familiale.

Le mandat des Services à l'Enfant et à la Famille est de permettre à la communauté de se prendre en mains pour une action sociale et de changer les politiques pour une intervention précoce et une prévention de la violence familiale en utilisant une approche holistique au niveau de la communauté. Quelque soit le niveau d'entrée dans le système, le même degré d'intensité sera mis de l'avant dans le support accordé à la famille. Ce programme global, efficace et efficient consiste à : une intervention précoce, support à la famille et aux centres de guérison.

Un exemple de réussite de cette approche coordonnée illustre une jeune femme qui a donné naissance à un bébé. Elle a d'autres enfants sous ses soins, un long passé de violence familiale et de dépendances aux drogues. En incorporant cette approche holistique une équipe de travailleurs d'aide et de support a été mise en place. La jeune femme, qui est diagnostiquée du SAF (note du traducteur : Syndrome d'Alcoolisation Fœtale), et son enfant reçoivent l'aide des services coordonnés par l'intermédiaire du Centre de guérison, des programmes de Bien-être à l'Enfance et des services d'aide à la Famille. L'aide du Centre de guérison consiste de fournir des soins post-natals, une conseillère pour femmes, un travailleur pour soin mental et un travailleur pour aide à la famille. Le plan dans ce cas, inclut également une formation pour l'acquisition d'habiletés de vie de base, afin de l'équiper à devenir la personne principale qui prodigue des soins à son enfant et de prévenir cet enfant d'entrer dans les rouages de ce système. Le plan dans ce cas se déroule sans qu'un ordre de la cour ne soit émis.

Le Centre de guérison offre également une variété d'autres programmes pour la famille et offre des visites à domicile dans la communauté. Une

journée pour souligner l'abus contre les Aînés a été tenue le 15 juin afin d'accroître la conscientisation en ce qui concerne l'abus contre les Aînés et la prévention. Une retraite réservée aux filles est tenue chaque année pour souligner et mettre en valeur l'estime de soi, ainsi que de conscientiser sur la violence familiale et faire une présentation concernant l'intimidation. Il y a également une retraite pour les filles qui vivent actuellement des services sociaux et qui devraient quitter dans un avenir rapproché, une fois l'âge de la majorité atteint. Le programme nommé « Retraite de libération de soins en raison de l'âge », qui se concentre sur les habiletés de base, l'estime de soi, bâtir une relation et conscientisation face à la violence familiale, ainsi que comment se trouver un appartement et des habiletés pour préparer un budget. Le personnel procure également du counselling individuel, des services pour ceux qui ne sont pas en mesure de les obtenir par leurs propres moyens, des événements en rapport avec la guérison familiale et communautaire, et ce personnel travaille étroitement avec les Survivants du régime des pensionnats pour offrir de l'aide de façon à bâtir des communautés en santé.

L'approche holistique pour traiter avec la violence familiale et les problèmes de dépendance aux drogues a été un franc succès et représente la vision de l'ancienne directrice générale, Joan Glode. Une autre histoire à succès est le fait que les services à la Famille Mi'kmaw et des services à l'Enfant de Nouvelle Écosse ont obtenu du financement provenant du gouvernement fédéral pour poursuivre leur travail de guérison !

Le plus gros défi a été cette lutte pour changer la perception de l'agence en tant qu'une ressource pour la communauté plutôt qu'une agence de surveillance. Ce changement de perception / vision a également pris place chez le personnel, car il est important pour le personnel d'être visible lors des événements communautaires et non pas seulement lorsqu'une crise survient dans la communauté. La percée dans le développement de partenariat avec les agences de bien-être à l'Enfance a été également un changement dans la façon de penser de toutes les agences, considérant l'objectif de maintenir l'intégrité de la famille tout en maintenant l'équilibre quant au risque pour les enfants qui est de la plus haute importance dans la création de communautés en santé.

S.V.P. voir page 6

Voyages

La guérison est un processus grâce auquel nous "lâchons prise" sur nos blessures. Elle brise le cycle de violence et d'abus et remplace dans notre vie les sentiments de colère, de honte et de culpabilité. Nous commençons à guérir lorsque nous appliquons les sept enseignements : honnêteté, vérité, humilité, amour, courage, sagesse et respect.

La guérison est une recherche de soi, de qui nous sommes, qui nous avons été et qui nous allons devenir. Guérir signifie se sentir bien avec soi-même, avec nos familles, nos communautés et nos nations. Notre compréhension du cheminement que nous entreprenons sera différente de celle des autres, et nous ferons de nombreux retours en arrière avant d'intérioriser les enseignements qui nous sont donnés. Le temps viendra où nous reprendrons confiance et accepterons les conseils du Créateur.

La guérison est un voyage. Ceci est peut-être le seul élément de certitude que nous possédons à son sujet. Savons-nous vraiment où et quand ce voyage a commencé ? Savons-nous pourquoi nous décidons de prendre le départ ? Savons-nous où nous allons ? Où nous voudrions aller ? Savons-nous comment nous y rendre ?

Guérir est autant un processus de questionnement que de réponses. C'est toujours un voyage de découvertes : certaines nous apportent une satisfaction profonde, la plupart sont extrêmement douloureuses. Et nous savons l'endroit où commencer ce voyage : à l'intérieur de nous. Cet article nous parle de voyages intérieurs et extérieurs : de la justice intérieure aux pouvoirs guérissants des histoires en passant par l'importance des rêves dans la guérison.

Nous espérons que ces voyages spirituels, physiques, mentaux et psychologiques que nous amorçons dans ce numéro vous motiveront à commencer ou à continuer votre propre voyage de guérison, qu'ils vous mèneront à des découvertes utiles, soulèveront des questions intéressantes.

Ces articles ont pour but de célébrer les dons que le Créateur a accordé à chacun de nous pour nous permettre d'entreprendre notre cheminement vers la guérison. Nous espérons qu'ils vous encourageront à venir partager vos histoires de guérison, afin d'aider à la guérison d'autres personnes et communautés. Nous espérons aussi que ceux et celles qui sont engagés dans l'élaboration ou la mise en œuvre de programmes ou de projets de guérison y

trouveront de nouvelles idées, de nouvelles perspectives et approches, que ce soit pour revitaliser la langue et la culture, faire renaître l'art des conteurs et le partage des rêves ou organiser des retraites en milieu naturel.

À travers les histoires de quelques-uns des programmes financés par la Fondation, nous mettons à l'honneur toutes les personnes et communautés autochtones qui avec immense courage, détermination et créativité amorcent ou continuent leur cheminement vers la guérison.

"La guérison ne vient que de notre être intérieur. Notre famille, nos amis, nos guérisseurs peuvent, de la manière la plus aimante, nous encourager, mais notre guérison est avant tout une décision personnelle. Guérir signifie soigner ses propres blessures avec la compassion la plus profonde. C'est le geste par lequel nous entourons d'amour notre être blessé, plutôt que de le juger, qui lui permettra de commencer et de continuer à guérir. Cette démarche ne cessera pas de toute notre vie. Guérir signifie devenir pleinement nous-mêmes, dans notre esprit, notre corps, notre cœur et notre âme."

-M. Montgomery, Inner healing

Suite de la page 5

Bien que les Survivants et les descendants ont de nombreux problèmes qui trouvent leurs racines dans leurs expériences liées au régime des pensionnats, enfants et petits-enfants des Survivants peuvent avoir une perspective différente des anciens élèves des pensionnats. Les descendants paraissent souvent plus coléreux que les Survivants, parce qu'ils ne comprennent nécessairement pas ce qui est arrivé aux Survivants. Et par conséquent, ils tendent à couvrir plus de colère que leurs parents parce que ces derniers n'étaient pas là pour eux. Conséquemment, il est important que les membres de la famille comprennent les séquelles du régime des pensionnats et qu'ils entament leur cheminement de guérison pour libérer cette colère et cette haine.

« Les problèmes auxquels les personnes sont confrontées dans leur vie aujourd'hui résultent de la négligence et des abus subis dans le passé, mais si les personnes confrontent leurs problèmes du passé, la vie serait plus facile. Les cicatrices seront toujours présentes, car les cicatrices ne disparaissent pas; mais la vie se poursuivra dans une nouvelle direction. »

-Dale Sylliboy

“The problems people face in their lives today are due to the neglect and abuse of the past, but if people face and own the problems and these issues from the past, life will get easier. The scars will always be there, as scars don't go away; but life will go on in a new way.” Dale Sylliboy.

Pour obtenir renseignements additionnelles:
<http://www.fadg.ca/projets-finances>

Inlet Chesterfield (1955-1969)

Extrait de *Dreams and Visions*
Publié par le Ministère de l'éducation
Gouvernement des Territoires du Nord-Ouest, 1991
Article rédigé par Lorraine Branson

En 1950, le gouvernement fédéral du Canada a construit une école de jour à Chesterfield Inlet. M. Roland Larivière a pris la direction de l'école dès son ouverture en septembre 1951 jusqu'en 1953 au moment où deux religieuses de la congrégation des Soeurs grises de Montréal, Soeur Elisabeth Herauf et Soeur Pauline Coté, sont venues à Chesterfield enseigner à l'école.

À cette époque, le vicariat apostolique de la Baie d'Hudson, maintenant le diocèse de Churchill Hudson Bay, voulait favoriser « l'éducation des Esquimaux pour le bien-être de la collectivité esquimaude ». À cette fin, le vicariat, sous la direction de Monseigneur Marc Lacroix, O.M.I. a financé la construction d'un foyer pour élèves qui seraient emmenés en avion de collectivités à l'extérieur de Chesterfield Inlet.

Sous la supervision du Frère Gilles Marie Paradis, le foyer a été construit en 1954 avec l'aide de plusieurs Inuits de la place, quelques pères et trois frères. Le foyer, appelé Turquetil Hall, a été ouvert en 1955 pour héberger les élèves emmenés en avion de diverses collectivités de l'Arctique canadien. De 1955-1969, la gestion du foyer a été assumée par les Soeurs de la congrégation des Soeurs grises qui prenaient soin des nécessités telles

que les services de buanderie/lingerie, de cafétéria (les repas) et la supervision.

Suite à l'ouverture de Turquetil Hall*, la vieille école à deux salles de classe n'était plus assez grande pour recevoir tous les élèves hébergés au foyer. Comme conséquence, d'autres classes ont été offertes dans le nouveau foyer pendant un certain temps, en attendant que le gouvernement fédéral agrandisse l'école de jour.

Chaque année, on allait chercher les enfants vers la mi-août avec des avions fournis par le gouvernement pour les ramener dans leur localité respective vers la mi-mai. Environ quarante élèves, mais jusqu'à quatre-vingt élèves, ont été emmenés [chaque année] de localités à l'extérieur de Chesterfield Inlet pour profiter de cette possibilité d'accès à l'enseignement. Les élèves se partageaient les chambres et ils prenaient leurs repas ensemble dans la salle à manger (réfectoire) de Turquetil Hall. On servait souvent aux élèves des repas d'aliments congelés, de la viande, du poisson ou du muktuk.

Dans son rapport décrivant les activités ayant eu lieu au pensionnat au cours de la première année, la directrice, Soeur Herauf, a écrit : « Dans chaque sphère d'activité, on doit savoir comment s'adapter à la mentalité et aux moeurs des personnes concernées. Dès le départ, nous n'avons épargné aucun effort pour adapter notre façon de pensée et de faire à la leur, les

Esquimaux, et non le contraire ».

Le programme cadre d'études et les manuels scolaires nous ont été fournis par le gouvernement fédéral. Par conséquent, l'anglais a été adopté comme langue d'enseignement, même si des caractères syllabiques et romains leur ont été enseignés. Cette connaissance permettait aux enfants de pouvoir communiquer par écrit avec leur famille dont les membres avaient appris ces formes d'écriture et de lecture dans les écoles de missions locales. Chaque année, de sept à huit religieuses se consacraient à cette tâche d'enseignement, d'éducation. Il y a eu en tout vingt-six religieuses ayant travaillé à ce foyer qui a fermé ses portes en 1969. En plus des religieuses, environ deux institutrices laïques enseignaient à l'école chaque année.

Vers le milieu des années 1960, le gouvernement a fait l'acquisition de Turquetil Hall et, en 1970, le Ministère de l'éducation des T.N.-O. a commencé à utiliser l'édifice pour offrir des programmes d'éducation des adultes. Aujourd'hui, l'étage supérieur de l'édifice est fermé et le sous-sol est occupé par la co-op communautaire, le bureau de poste et divers organismes gouvernementaux.

* *Note de la rédaction : Turquetil Hall a été démoli en 1985.*

Raconter L'histoire de nos vies

¶ par David Sidwell

L'histoire de notre vie nous tient à cœur. La vie de chacun est en fait une série d'histoires, emmagasinées dans notre mémoire sous la forme de souvenirs et d'images. Comme pour tout ce que nous faisons, le partage et le don sont des choses importantes pour nous et pour ceux qui nous entourent. Nous avons besoin de partager nos histoires de vie.

Puisque la vie est un long récit de voyage, en évolution constante, lorsque nous racontons nos propres histoires nous pouvons nous rappeler où nous sommes allés et vers où nous pourrions nous diriger.

Lorsque nous repassons en mémoire les endroits que nos histoires nous ont fait visiter, nous commençons à comprendre les différentes tendances qui ont marqué notre passé et qui influencent nos comportements d'aujourd'hui. Découvrir de les intégrer dans notre avenir. De la même manière, lorsque nous constatons des habitudes et des gestes dysfonctionnels, nous pouvons en tirer des leçons et les éviter.

Lorsque nous racontons notre histoire, nous nous éveillons aux mythes qui nous entourent. Nous commettons souvent l'erreur de penser que les mythes sont fallacieux "c'est juste un mythe" disons-nous. Qu'un mythe soit "vrai" ou faux ne change pas leur fonction. Les mythes sont pour nous le moyen de regarder l'univers et de comprendre comme il fonctionne, comment nous sommes connectés à toutes les autres parties de cet univers.

Les mythes positifs sont des choses saines. Ils servent à nous rappeler que chaque chose sur laquelle notre regard se pose n'est en fait que le sommet d'immenses icebergs. Nous nous rappelons nos parents, nos frères et sœurs ou nos amis, mais nous réalisons au fur et à mesure que nous racontons nos histoires, que celles-ci parlent de personnages complexes, intéressants et possédant une grande richesse de sentiments, d'histoires, de talents, et d'expériences communes. Ceux et celles qui ne possèdent pas de mythes ou dont les mythes sont négatifs, considèrent ces personnages aimés comme de simples icônes, comparables à ces personnages animés des jeux-vidéos. Ils ne voient que le sommet de l'iceberg.

En racontant nos histoires, nous pouvons protéger nos valeurs et modes de vie valorisants, contre les assauts d'un monde en constante transformation. En nous remémorant les liens positifs que nous entretenons avec les événements et les personnes de notre passé, celui-ci peut être reconstruit ou revitalisé. Mais il existe une autre raison pour laquelle nous racontons nos histoires : le plaisir de fouiller dans ses souvenirs et de les dire. Au fur et à mesure que le nombre de nos histoires racontées augmente, particulièrement lorsque nous avons partagé ces histoires à voix haute avec d'autres personnes, les souvenirs des événements de notre vie prennent de plus grandes dimensions.

Les histoires orales sont des histoires RACONTÉES. Leur nature est d'être racontée. Les histoires et surtout les histoires personnelles, ne prennent vie que lorsqu'elles sont racontées. Une histoire est en fait comme une graine. Écrite, elle est en dormance, dépourvue de vie. Elle revit lorsqu'elle est partagée à haute voix, car tout ce qui crée la personne—son historique, sa culture, son vécu, ses valeurs, ses pensées et ses croyances—se combine aux traits nuancés de son visage, ses gestes, les tensions de son corps pour donner à l'histoire toute son énergie vitale. Sans ces choses, elle ne mérite pas le nom d'histoire. Elle ne peut pas non plus être associée au mot vie.

L'effet de rapprochement immédiat que suscite entre les gens une histoire racontée, par rapport à une histoire écrite, est l'un des impacts les plus évidents. Raconter une histoire permet à celui qui la dit d'utiliser, naturellement et efficacement, des expressions gestuelles et faciales. Le narrateur peut aussi juger les réactions de ses auditeurs en les observant. De telles réactions l'encouragent à vivre son histoire avec encore plus d'énergie et d'ajuster le ton de sa voix ainsi que son langage. Lorsque nous racontons nos histoires,

nous pouvons mieux comprendre et explorer ces myriades d'éléments et à participer ainsi au tissage complexe de liens qui, ultimement, sont au cœur de la création de nos communautés.

Lorsque les gens commencent à raconter leurs histoires personnelles, un esprit de ce que nous appelons *communitas* inonde le groupe entier, quelle que soit l'identité ou l'historique des membres participants. *Communitas* est le sentiment d'égalité, le sentiment de partage profond, vital et spirituel que vit presque toujours un groupe participant à un rituel ou à des activités quasi-rituelles.

Ce ne sont pas seulement les paradigmes culturels qui sont partagés à travers le récit d'histoires personnelles, mais aussi les interprétations, les perspectives individuelles sur la vie ainsi que les codes éthiques et moraux qui soutiennent ces interprétations. La société et les individus qui la constitue sont ainsi mis en rapport par la synergie de cette expérience, et ce rapport est ressenti aussi bien par le narrateur que par ses auditeurs. Cela fait partie de la magie que fait naître un récit de vie partagé à haute voix.

Ces récits "vivants" ont un avantage sur de nombreuses autres formes d'expressions artistiques, car—à cause de leur nature éphémère et personnelle—ils créent un climat de partage culturel. Ces récits permettent d'avoir accès à d'autres cultures et d'autres personnalités, et de les partager de manière divertissante et vraie, en modulant la narration de manière à susciter l'intérêt et l'empathie envers des personnages d'origine très diverse et très différente.

En racontant nos histoires, nous participons activement à un processus de réaffirmation de la valeur de la transmission orale des histoires, dans une société qui en a vivement besoin. Une société qui devient de plus en plus technologisée et impersonnelle. En fait, si cette transmission orale d'histoire venait à cesser dans notre société, la communication significative et artistique cesserait avec elle, et la base même des partages authentiques s'écroulerait — entraînant la société avec elle.

Ceux qui racontent leurs histoires sont des personnes qui aiment les autres, qui aiment donner. Elles donnent leurs histoires aux autres, en espérant que la vie des personnes qui les écoutent en sera améliorée. Ils sont prêts à rendre service aux autres, à les rendre heureux.

Ils mettent volontiers leurs histoires à la disposition des autres.

Une relation (et un cœur) brisée nous pousse à confier notre histoire à la personne à qui nous avons la plus grande confiance. Nous avons besoin de chanter notre misère avant de oublier.

Lorsque notre imagination est invitée et que nous pouvons explorer et affirmer nos émotions et attitudes, nous éprouvons un sentiment de plaisir profond. L'histoire personnelle que nous entendons fait surgir des visions, des images de personnes et d'endroits. Cette participation active n'endort pas notre esprit comme le font la télévision ou le cinéma. Écouter les récits demande que nous partagions avec le narrateur ce processus de création d'image, de scènes, d'actions et d'émotions que fait naître l'histoire. De cette manière l'esprit est stimulé, mis au défi. Celui qui raconte et celui qui écoute, s'en retrouve revigoré et énergisé un fois l'histoire terminée.

Certaines histoires personnelles sont racontées pour nous aider à guérir. "Je m'appelle Joe et je suis un alcoolique" est un début d'histoire que nous connaissons bien, mais qui est, peut-être, un premier pas vers la guérison d'une vie blessée. Il y a quelque chose qui nous guérit — nous ne savons pas toujours quoi — dans le fait de partager nos déceptions. Une relation (et un cœur) brisée nous pousse à confier notre histoire à la personne à qui nous avons la plus grande confiance. Nous avons besoin de chanter notre misère avant de oublier.

Nous portons en nous certaines histoires qui nous font internaliser de fausses informations. Ces histoires doivent être dites, puis remplacées par des histoires positives. Même si nos parents et d'autres personnes nous ont déclaré "tu ne peux pas" d'autres personnes nous aideront à remplacer ce message négatif avec un "je peux". Et nos vies reflèteront alors cette histoire de réussite. Lorsque des histoires sombres et douloureuses nous sont racontées, elles nous permettent de constater que nous nous trouvons en fait en plein cœur de notre grande histoire de vie, et que l'avenir nous réserve espoirs et possibilités.

Les histoires personnelles sont faites pour être partagées, pour être entendues, vues et ressenties. Au fur et à mesure que le narrateur nous peint, avec des mots et des gestes, les images sensorielles d'une histoire de vie, l'imagination de ceux qui l'écoutent les emporte loin dans des endroits où ils rencontrent de gens qu'ils n'ont jamais vus, où peut-être ils reconnaissent des personnes dont la voix s'était perdue dans le brouillard des souvenirs lointains. Ce voyage dans l'imaginaire leur fait comprendre des expériences qu'ils ont — ou n'ont pas — vécues eux-mêmes. Tout ceci leur est offert par la création d'un tableau qui dépeint à la fois le familier et l'inconnu. Un inconnu rendu familier au fur et à mesure que le narrateur identifie, internalise puis décrit les images et les événements de l'histoire.

Les traditions orales – un art de guérir

Dans les cultures autochtones, les connaissances en matière de guérison du corps, de l'esprit, du cœur et de l'âme se sont transmises depuis des siècles, de génération en génération. Les histoires qui guérissent sont pour l'esprit, le cœur et l'âme ce que les herbes médicinales sont pour le corps. Elles ont le pouvoir de guérir.

«Kishpin bontoyeg kidatsokanan, kiga onikemin kajibikinamagoyeg...Si nous cessons de raconter nos histoires, notre savoir disparaîtra.»

La richesse de la tradition orale

Les mythes et les légendes font partie intégrante de l'art de conter. C'est de cette façon que des événements, des souvenirs ou des expériences physiques et psychiques survenues aux ancêtres ont fait leur place dans le patrimoine oral des peuples.

Les mythes et les légendes abondent dans la tradition de nos nations autochtones. Au sein des sociétés traditionnelles, avant l'arrivée des Européens, la tradition orale, la mémoire, a est devenue la gardienne de ces mythes et de ces légendes, qui se perpétuaient de génération en génération.

Raconter une légende ou un mythe, c'est faire revivre le récit. Le fait de raconter a permis à ces histoires de survivre, passant mille fois de la bouche des aînés aux oreilles des plus jeunes, ces derniers transmettant à leur tour ce qu'ils avaient entendu, compris et retenu.

Les festins et les fêtes étaient des occasions privilégiées pour permettre aux conteurs de s'exprimer. Certains d'entre eux étaient d'ailleurs reconnus pour leur art oratoire et avaient grande réputation. Chez les Hurons-Wendat, au pays de Wendake, les mythes et les légendes faisaient partie de la tradition, particulièrement en hiver, alors que les familles se regroupaient autour du feu dans la maison longue pour écouter et réécouter ces histoires.

Les mythes et les légendes, racontés lors des cérémonies et des festins, amenaient les gens aux frontières du rêve. Le présent s'évanouissait au fil des paroles du conteur qui amenait son auditoire dans un passé fort lointain. Ce passé, tout d'un coup, comme par magie, devenait une réalité.

Les peuples autochtones ont le droit de revivifier, d'utiliser, de développer et de transmettre aux générations futures leur histoire, leur langue, leurs traditions orales, leur philosophie, leur système d'écriture et leur littérature,

ainsi que de choisir ou de conserver leurs propres dénominations pour les communautés, les lieux et les personnes.

United-Nations - *Charte des droits autochtones*

Les légendes dans la spiritualité des autochtones :

Chez nos Peuples autochtones les mythes et les légendes ont occupé une place importante sur le plan spirituel et sur le plan culturel. Les récits légendaires mettent de l'avant des personnages et des animaux qui ont vécu dans des temps très éloignés.

Le but de ces légendes et de ces mythes est souvent de donner, les explications et la raison d'exister de certaines choses ou d'expliquer les origines de certains phénomènes comme la Création.

Dans la majorité des légendes, les animaux occupent une place privilégiée. Cela s'explique par le fait que dans le cercle l'animal est l'égal de l'homme et qu'il a lui aussi une âme. Les récits sont riches d'exemples. Ce qu'on retient c'est qu'il n'y a qu'un pas entre notre réalité et leur monde imaginaire, un pas si petit qu'il peut nous être difficile de savoir quand on franchit cette frontière.

Le langage utilisé dans la transmission orale de ces légendes est riche d'émotions et de vécu.

Les thèmes des mythes et des légendes

La tradition orale autochtone fait beaucoup référence à des récits légendaires mythiques qui mettent en scène des histoires et des personnages ayant vécu dans des temps très anciens. Bien souvent, ces mythes et ces légendes expliquent l'origine et la raison de l'existence des êtres et des choses.

Certains thèmes, tels le bien, le mal ou l'origine du monde, se retrouvent dans le patrimoine mythique de nations disséminées un peu partout sur la planète. Comme si l'imaginaire des humains n'avait pas de frontières.

Les mythes et les légendes accordent une place prépondérante aux animaux. Pour les peuples autochtones les animaux ont une âme au même titre que les humains et que plusieurs espèces animales démontrent même des qualités supérieures à celles des humains.

Dans cette foulée, nombre de légendes mettent en scène des animaux qui font preuve de valeurs humaines ou qui présentent des attitudes et des comportements plus humains que les véritables humains. Ces valeurs, attitudes et comportements étaient imités et donnés en exemple, entre autres par les parents dans l'éducation de leurs enfants. Le castor, le loup, le renard et l'ours ont une place privilégiée dans les légendes.

Quelques mythes et légendes

En règle générale, les mythes et les légendes sont des récits simples et descriptifs. Les légendes et les mythes comportaient beaucoup d'images et de métaphores pour décrire les phénomènes et les actions.

La façon de raconter ces mythes et légendes, tout comme l'ensemble de la tradition orale, a évolué au fil du temps et s'est ajustée aux différentes époques..

Les mythes et les légendes reproduits ici appartiennent à des traditions autochtones qui sont millénaires puisque plusieurs réfèrent à l'essence même des nations, tels les nombreux mythes de la culture traditionnelle huronne-wendat.

Encore de nos jours, les collectivités malécites et micmacs ont leur conteur. Les enfants apprennent l'histoire de leur communauté en parlant aux anciens et en écoutant des légendes et des contes datant de centaines, voire de milliers d'années.

Selon des observateurs, les conteurs malécites et micmacs utilisent le ton de voix le plus naturel aux langues amérindiennes, un ton égal, doux et un débit légèrement rythmé.

Dans les contes, la langue autochtone apparaît dans toute sa richesse, et les conteurs n'ont que très peu ou pas du tout recours à des mots d'anglais. La langue des conteurs est celle qui a le moins subi l'influence des langues et de la culture européenne.

Les légendes renseignent également sur la façon de penser et d'être des locuteurs du malécite ou du micmac. C'est le battement des ailes de Wocawson qui fait le vent, et non Wocawson lui-même. Glooskap dompte le vent en fixant une des ailes de Wocawson pour affaiblir ses mouvements. Cette description du vent comme un processus plutôt que comme un élément correspond bien à l'esprit et à la langue de la légende.

Dans une autre légende, Glooskap retient prisonnière sur un arbre *Pukcinsqehs* (POUKE-chine-skouèss), une femme meurtrière qui enlève des gens. Elle réussit à se libérer et à s'enfuir, sans toutefois pouvoir se défaire d'une partie du tronc, qui reste fixé sur elle comme une excroissance au dos d'un bossu. Mijotant sa revanche, elle se dit : "Comment faire, à présent, pour continuer de tourmenter les gens? Je sais! *Ncossuwewiyan!* (ney'ess-WÉ-wi-ane) : je me ferai moustique!" Les personnages des contes malécites et micmacs peuvent aisément passer d'une forme humaine à une forme animale.

Les légendes transmettent d'importants enseignements d'une génération à l'autre. Au moyen d'histoires très courtes, on poursuit la pratique de donner des surnoms affectueux ou de remettre publiquement certaines personnes à leur place. Les récits sont un outil de réflexion.

Pour la plupart des survivants des pensionnats, guérir signifie donner une voix aux souvenirs, les libérer de ce mutisme de honte et de peurs. Ceci est un cheminement difficile qui exige beaucoup de courage, qu'un nombre de

plus en plus grand de survivants puisent à l'intérieur d'eux-mêmes et grâce à l'aide d'autres personnes.

Se souvenir de notre passé et le partager en partageant l'histoire avec d'autres nous permet de briser le code de silence dans lequel il a été enfermé. Pour cette raison, cette divulgation, pour un survivant, marque toujours le moment où l'expérience vécue dans les pensionnats lui apparaît soudain quelque chose de très important.

C'est le moment où, pour la première fois, une personne voit clairement que l'expérience des pensionnats ne peut plus être classifiée dans sa mémoire comme « quelque chose qui est arrivé il y a longtemps » et par conséquent comme « quelque chose qui ne vaut pas la peine d'être ressassée.

Se souvenir de quelque chose signifie s'engager à faire émerger les parties de l'expérience que nous avons perdue dans notre mémoire. Quelle que soit la méthode que nous utilisons pour retrouver ces éléments, retourner sur le site du pensionnat ou participer à un « cercle de guérison », à partir de cet instant de décision, le pensionnat devient pour nous une chose importante.

Se rappeler veut aussi dire raconter, à nous-mêmes et aux autres ce qui nous est arrivé dans le pensionnat. Nous rappeler ce vécu de manière à qu'il émerge comme une histoire complète et cohérente. Le moyen et le lieu importent peu, la première fois ou nous dévoilons notre expérience au pensionnat est toujours un moment difficile et douloureux.

-Briser le silence, Étude interprétative sur les impacts des pensionnats et la guérison, Assemblée des Premières Nations

Il y a aussi quelque chose de très important que nous ne devons pas oublier lorsque nous commençons à guérir nos souvenirs : le vécu a toujours un pouvoir de transformation sur les souvenirs. Pourquoi ? parce que nous sommes toujours en train d'apprendre. Lorsque nous marchons sur la voie de la guérison, nous nous ouvrons à des expériences nouvelles, positive et plus saines. Ces expériences positives transforment nos souvenirs. Et cela est aussi un don du Créateur.

Suite de la page 13

et de la guérison de personnes et de groupes à la transformation de systèmes. Les gens ont de plus en plus l'impression que leurs propres systèmes leur appartiennent et que leur aptitude et leur capacité à négocier des relations externes mutuelles et efficaces s'accroissent elles aussi. La guérison devient un maillon du processus d'édification de la nation. Une société civile voit le jour au sein des collectivités et de la communauté autochtone dans son ensemble, et un transfert des responsabilités commence à s'opérer. Le processus de guérison est régi par la société civile plutôt que par les programmes et le gouvernement.

Ceux qui dirigeaient le mouvement de guérison à la deuxième étape arrivent maintenant à une nouvelle étape de leur vie. Ils vont bientôt accéder au statut d'Ainé et leur analyse et leur vision des choses ont évolué et gagné en profondeur. Au lieu d'éteindre des feux, ils pensent maintenant à élaborer des modes de vie sains et nouveaux, et dans nombre de cas, leur famille et leurs

réseaux commencent à mettre en application ces nouveaux modes de vie. On commence aussi à chercher des partenariats, des alliances et du soutien en vue du traitement des problèmes de plus grande envergure.

Comment ce stade est-il atteint?

- On prend conscience des limites des approches actuelles; de plus en plus de membres de la collectivité participent à la vie de l'économie extérieure; un nombre croissant de membres de la communauté autochtone sont interconnectés; la scène macropolitique est devenue changeante et les forces socio-culturelles se sont multipliées (urbanisation accrue, culture des jeunes, Internet, etc.).

La culture native traditionnelle et la résistance culturelle

Par Iris HeavyRunner (Blackfeet), Coordinatrice, CAREI, Tribal College Faculty Development Project Université du Minnesota, et Joann Sebastian Morris (Sault Ste. Marie Chippewa), Directrice du Bureau de l'Éducation Indienne Bureau des Affaires Indiennes U.S. Department of Interior

La résistance vitale ou culturelle est un terme relativement nouveau, mais c'est un concept qui précède ce qu'on appelle la « découverte » de notre peuple. Les Aînés nous enseignent que nos enfants sont des dons du Créateur et qu'il incombe à la famille, à la communauté, à l'école et à la tribu de les nourrir, de les protéger et de les guider. Nous avons, depuis longtemps, reconnu qu'il est important que les enfants aient, à leurs côtés, des personnes qui nourrissent leurs esprits, qui soient proches d'eux en tout temps, qui les encouragent et les soutiennent. Ce processus traditionnel représente ce que les chercheurs contemporains, les éducateurs, et les représentants du service de travail social désignent maintenant comme étant la résistance vitale. Ainsi, la résistance vitale n'est pas vraiment un concept nouveau pour notre peuple; au contraire c'est un concept qui a été enseigné depuis des siècles. Le mot est nouveau, mais sa signification est ancienne.

Notre vision du monde est une loupe à travers laquelle nous comprenons d'où nous venons, où nous sommes aujourd'hui et où nous nous dirigeons.. Notre identité culturelle représente notre source d'énergie. Cependant, dans l'histoire, les non-autochtones pensaient que les cultures et l'interprétation du monde des tribus retardaient l'assimilation des jeunes. Malheureusement, il existe encore des professionnels qui continuent à avoir ce genre de vision et qui ont un impact dans la vie des jeunes autochtones contemporains. Il est absolument essentiel que les chercheurs, les éducateurs et les représentants des services sociaux comprennent le rôle primordial et positif que joue la culture dans le soutien des jeunes autochtones et dans l'énergie nécessaire à la résistance vitale.

La vision mondiale d'une culture repose sur les croyances fondamentales qui guident et moulent les expériences de la vie des jeunes. Il n'est pas facile de résumer les valeurs et les croyances fondamentales des autochtones car il existe 554 tribus reconnues au niveau fédéral juste aux É-U et un nombre presque aussi grand au Canada. En dépit des différences dans les tribus, les comportements, les valeurs et les croyances de base sont semblables. Nous en citons une dizaine pour nous guider dans notre réflexion sur la résistance vitale interne, naturelle et culturelle : la spiritualité, les enfants et la famille élargie, la vénération de l'âge, la tradition, le respect de la nature, la générosité et le partage, la coopération, l'harmonie de groupe, l'autonomie, le respect des autres, la compassion, la patience, la relativité du temps et la communication non-verbale. Les éducateurs et les autres professionnels doivent comprendre que les valeurs des enfants autochtones sont inter- reliées.

LA SPIRITUALITÉ est une partie intégrale et fondamentale de nos vies. Dans l'histoire traditionnelle, la spiritualité était une partie intégrale de notre vie quotidienne. Au sein de la spiritualité autochtone repose le concept de l'interaction. La nature spirituelle de toute chose vivante était reconnue et respectée.. Les aspects mystiques de la vie étaient alors discutés ouvertement. Une pratique cérémoniale puissante était tissée dans le cycle des saisons. Les cérémonies marquaient des moments importants dans la vie des gens, comme par exemple les cérémonies pour nommer les enfants et les cérémonies de rites de la puberté. Nous pensons que la spiritualité est au cœur de notre survie. De nombreux éducateurs autochtones disent que notre spiritualité a été la racine la plus profonde de notre survie à travers toutes les générations d'adversité et d'oppression. La plupart des personnes traditionnelles abordent la spiritualité autochtone avec grande précaution et respect. Il importe que les éducateurs et les représentants de service reconnaissent sa valeur tout en respectant également la nature privée de nos croyances spirituelles et nos pratiques. Basil Johnson, (Ojibway), explique la nature

personnelle profonde de la spiritualité traditionnelle.

« Afin de comprendre l'origine et la nature de la vie, l'existence et la mort, les personnes de langue Ojibway ont fait de la recherche sur l'esprit de l'âme qui est à la source la plus profonde de leur existence. Par des rêves ou des visions, ils ont fait naître une révélation de la connaissance, qu'ils ont ensuite commémorée et retransmise dans des histoires et des rituels. Mais en plus de cette révélation interne, ils ont aussi acquis un certain respect pour le mystère de la vie qui animait toutes les choses : l'humanité, le royaume des animaux, le royaume des plantes et la nature tout entière. » - Johnson, (1982, p.7)

La spiritualité est l'une des quatre dimensions essentielles de notre vision philosophique. Les autres sont les aspects mentaux, émotionnels et physiques de la vie. Ces quatre dimensions se doivent d'être équilibrées. Un enfant naît avec une capacité naturelle ou une résistance vitale évidente dans chacune de ces quatre dimensions. Cette résistance vitale représente notre capacité interne de bien-être, qui permet de libérer la résistance vitale de la communauté. Notre but serait que les enfants reconnaissent quand ils sont déséquilibrés, comprennent ce qui a causé ce déséquilibre et apprennent à redevenir équilibrés. Dr. Roger Mills appelle cela « la reconnaissance saine et pensée ».

Nous avons une variété de stratégies ou de moyens culturels qui peuvent enseigner l'équilibre sain. Joseph Epes Brown, nous révèle, « un des symboles qui exprime le mieux le concept autochtone de la relation entre les êtres humains et le monde de la nature qui les entoure est la croix inscrite au centre du cercle » (Brown, 1988, p.34)

Dans certaines tribus nous utilisons le remède de la roue pour aider les jeunes à comprendre l'interaction qui existe entre l'esprit, l'âme, le cœur et le corps. Ce qui est souvent appelé la philosophie de la «Red Road » a très bien été articulé par Isna Iciga (Gene Thin Elk) :

« La Red Road est une manière holistique d'aborder la question du mental, du physique du spirituel et de l'émotion en se basant sur les concepts et les traditions de guérison des autochtones, en ayant des prières à la base de toute guérison.

La psychologie autochtone est essentielle pour atteindre la personne dans son intérieur (l'âme), en utilisant un son spécifique, un mouvement ou une couleur. Ces essences sont présentes dans la Roue de médecine, qui est innée pour les autochtones. Les traditions et les valeurs des autochtones assurent un équilibre en vivant ces traditions culturelles de la Red Road. La guérison est une manière de vivre pour l'autochtone qui comprend et qui vit les traditions et les valeurs culturelles.» -Aborgast, (1995, p.319)

Notre philosophie traditionnelle est holistique. Le travail du Dr. Roger Mills sur la santé nous est très utile pour comprendre le rôle de la pensée dans nos expériences. Ceci représente un exemple de la compréhension que nous voulons que les enfants acquièrent pour leur résistance vitale naturelle.

Notre culture est très riche en moyens utiles pour enseigner aux enfants notre vision sur les mode de vie sain et notre vue du monde. Ces moyens comprennent l'utilisation des langues traditionnelles, des cérémonies, des danses, des systèmes de clans et de sang, de la musique, des arts, des remèdes, de la nourriture, des habits et de beaucoup d'autres choses. La force culturelle de nos enfants et leur résistance vitale peuvent aussi être nourries par la tradition orale des récits. Les enfants apprennent à écouter avec patience et respect. Nous pouvons raconter nos histoires plusieurs fois; ce sont des histoires conçues pour le développement. Chaque fois nous apprenons quelque chose de nouveau. En fait, nous grandissons avec nos histoires. Elles représentent des facteurs de protection qui transmettent des attentes élevées et spécifiques culturellement, du support, des soins et des occasions de participation.

La famille autochtone traditionnelle représente la famille élargie. Chaque enfant a beaucoup de parents de clan et de sang qui partagent la responsabilité de l'éducation des enfants. Les aînés détiennent des légendes de tribus, l'histoire et les traditions et, de ce fait, sont traités avec beaucoup de respect. Notre croyance du caractère sacré de toute création nous oblige à nous considérer comme les préservateurs de l'environnement naturel. En reconnaissance de la relation avec les autres, on insiste sur le partage de toutes les possessions matérielles. Dans notre vision du monde, il est plus important d'être une bonne personne que d'acquérir des biens matériels. La coopération naturelle parmi les membres des groupes différents vaut mieux que la compétition. L'harmonie du groupe relève de la plus haute importance. On maintient l'équilibre et l'harmonie en n'abusant pas des droits ni des croyances des individus. Le fait de rester silencieux et tranquille n'est pas un malaise pour les autochtones. Nous sommes à l'aise dans le silence et parler juste pour le plaisir de parler n'a jamais fait partie de nos habitudes. On voit le temps flotter mais il reste toujours avec nous, et nous apprenons à suivre le rythme de la nature.

Les éducateurs et les autres personnes qui travaillent avec les jeunes autochtones qui démontrent du respect pour ces valeurs fondamentales, ces croyances et ces conduites, nourrissent la résistance vitale. Ils peuvent construire une connexion entre les jeunes et toutes les autres entités, encourager et discuter ouvertement leur développement spirituel; reconnaître le rôle primordial joué par les aînés, les oncles, les tantes et les autres parents de clans et de sang et rechercher leur implication. Nous pouvons aussi utiliser l'extérieur, encourager la générosité de l'âme, incorporer des activités d'apprentissage plus coopératives, respecter l'individu, allouer pour un temps de réponse plus long, être plus flexible avec l'horaire et respecter le fait que l'apprentissage peut aussi se faire par l'écoute et le silence.

Pris dans leur ensemble, ces valeurs et croyances traditionnelles sont la fondation culturelle qui, si, respectée à sa juste valeur, procure des attentes élevées comme les soins, les relations de soutien et les occasions spécifiques à la participation des enfants autochtones. Nous pensons que quand ces facteurs innés de protection culturelle seront présents, la résistance vitale des enfants se réalisera. Il faut incorporer nos croyances, nos valeurs et notre philosophie dans tout travail effectué avec nos enfants. Les représentants des services sociaux, les éducateurs et les autres doivent voir à ce que les familles autochtones deviennent des refuges sains et sûrs pour les enfants. Les chercheurs et les évaluateurs doivent utiliser des conceptions d'évaluation et des recherches compétentes culturellement dans les écoles autochtones et dans les communautés pour pouvoir capter et interpréter de façon adéquate l'essence de notre croyance.

Comme décrit dans les nombreuses histoires personnelles de Doyle Arbogast, dans *Wounded Warriors*, les enseignements culturels dénichent la résistance vitale personnelle. Les personnes qui ont répondu à des entrevues ont constaté que « ce que leurs ancêtres savaient toujours, c'est à dire que les chemins vers la paix, l'équilibre et la vie se tracent en acceptant la responsabilité d'honorer la beauté, l'âme et le mystère de leur propre héritage.

-Arbogast, (1995, p.1)

Les pratiques culturelles débloquent aussi notre potentiel humain. Sisoka Luta, (Jerome Kills Small) : « par l'intermédiaire du tambour, je ressens la partie autochtone de ma spiritualité avec laquelle j'ai un lien très spécial. Je sais que beaucoup de personnes trouvent la plus grande partie de leur force dans d'autres choses comme lea cabane de suerie et la pipe sacrée. Pour moi, c'est le tambour qui me donne ma force.»

-Arbogast, (1995, p.145)

Sungmanitu Hanska, (Long Coyote) dit :« l'implication et la participation aux choses qui touchent mon peuple ont toujours été très significatives pour moi. J'ai une graine plantée dans mon fort intérieur et elle a besoin de nourriture pour grandir. Quand cette graine reçoit un peu de nourriture comme une permission, un encouragement ou une invitation pour que moi - même je puisse la nourrir, alors, elle commence à germer. Je commence à comprendre que cette graine est effectivement mon âme. ».

-Arbogast, (1995, p.84)

Nous pensons que ceci est la santé innée de la résistance vitale dont parlent le Dr. Roger Mills, Bonnie Bernard et d'autres.

Candace Flemeing (Kickapoo/Oneida/ Cherokee), explique, « En essayant de se détacher des styles de vie et des situations qui compromettent le bien-être, les autochtones... (les autochtones américains, ceux de l'Alaska, les Premières

Nations) ont commencé à identifier pour eux-mêmes des valeurs et des conduites conformes à leur culture qui enrichissent la vie de l'individu, la famille et la communauté... Un traitement équilibré... doit se concentrer sur la résistance vitale, les forces et les contributions significatives. »

-Fleming, (1992, p.137) .

Dans notre travail avec 20 éducateurs et formateurs autochtones nationaux, nous étions d'accord que notre identité de tribu, la spiritualité, les Aînés, les cérémonies et les rites, l'humour, les traditions orales, la famille et le réseau de support sont des stratégies de protection essentielles. Toutes ceci représente ce qui nous a gardé forts. Une étude en cours Minneapolis a conduit des entrevues avec 136 directeurs de programmes et les travailleurs sur le front. Ils ont indiqué qu'ils avaient trouvé une immense force cachée dans le système de soutien familial, de soins aux communautés, dans les identités fortes, la spiritualité, les valeurs morales, la vision du monde, les cérémonies et les traditions. Toutes ces ressources contribuent à renforcer notre résistance vitale.

Nos récentes expériences de formation indiquent que les travailleurs autochtones en prévention trouvent le terme résistance vitale utile. Un participant a dit : « Maintenant j'ai un mot pour exprimer ce que j'ai toujours connu et trouvé difficile à expliquer aux enfants et aux adultes avec qui je travaille ». La résistance vitale nous aide à soutenir les étudiants qui veulent se ressourcer dans notre force culturelle. Nous sommes heureux de voir que qu'un message d'espoir sur la résistance vitale, bien ancré dans les traditions culturelles locales, aide les éducateurs, les représentants de service sociaux et les membres de la communauté de la tribu à entrevoir des possibilités futures avec enthousiasme et énergie. Notre capacité humaine innée pour accepter la transformation et les changements, notre résistance vitale sont toujours présentes; Tout comme le cercle de vie, il ne se brise ni se termine. Black Elk décrit le cercle de la force de cette manière :

«Vous avez remarqué que tout ce que fait un autochtone se passe dans un cercle, ceci parce que le Pouvoir du Monde se retrouve toujours dans des cercles et que tout essaye d'être circulaire. Jadis, quand nous étions heureux et forts, tout notre pouvoir nous venait du Cercle sacré de la Nation, et tant que le cercle ne se brisait pas les gens continuaient à s'épanouir. L'arbre fleuri était le centre vivant du Cercle, et le cercle des quatre points cardinaux le nourrissait. L'Est donnait la paix et la lumière, le Sud donnait la chaleur, l'Ouest donnait la pluie et le Nord avec son froid et son grand vent donnait la force et l'endurance. Cette connaissance nous est venue du monde extérieur avec notre religion. Chaque chose que le pouvoir du monde entreprend se fait en cercle. Le ciel est rond, et j'ai entendu dire que la terre est ronde comme une balle, et pareil pour les étoiles. Le vent, dans toute sa puissance, tourbillonne, Les oiseaux font leurs nids en cercles, car leur religion est la même que la notre. Le soleil se lève et se couche en cercle. La lune fait la même chose, et les deux sont ronds. Même les saisons font un grand cercle dans leur changement, et reviennent toujours à leur point de départ. La vie de l'homme représente aussi un cercle de l'enfance à l'enfance, et ainsi sont les choses partout où il y a du pouvoir. » -Brown, (1998, p.35)

RÉFÉRENCES

Arbogast, D.(1995). *Wounded Warriors*. Omaha, NE : publication Little Turtle.

Brown, J. (1998). *La légacie spirituelle des Autochtones américains*. New York : Crossroad Publishing.

Fleming, C. (1992). *American Indians and Alaska natives: Changing societies past and present*. In M.A. Orlandi (Ed.), *Cultural Competence for Evaluators. A guide for Alcohol and Other Drug Abuse Prevention Practitioners Working with Ethnic/Racial Communities (OSAP Cultural Competence Series)*. Rockville, MD: Office for Substance Abuse Prevention.

Johnson, B. (1982). *Ojibway ceremonies*. McClelland and Stewart: University of Nebraska Press

Cet article est une reproduction faite avec la permission de l'université de Minnesota, Centre de la Recherche Appliquée et de l'Amélioration (CAREI)

<http://www.youthandu.umn.edu/Rpractice/Spring97/traditional.htm>

L'impact des pensionnats sur les Métis

« Personne ne peut comprendre les énormes conséquences qu'ont eu les pensionnats sur les Métis sans avoir une certaine sensibilité envers les fondements sur lesquels se fondent la culture et la vie familiale des Métis. La plupart des Canadiens sont conscients que le violon, la gigue, la broderie perlée et la ceinture fléchée métisse sont des symboles culturels caractéristiques des Métis. »

De nombreux Canadiens savent que Louis Riel et Gabriel Dumont étaient de célèbres chefs métis, et que les Métis étaient des chasseurs de bisons renommés, des fabricants de pemmican et les principaux acteurs dans l'histoire de la traite des fourrures d'un pays qu'on appelle maintenant le Canada. Peu de Canadiens cependant savent que les Métis ont leur propre langue distincte (et divers dialectes et usages) que l'on appelle le michif. Il y a également peu de Canadiens qui comprennent la profondeur et les racines historiques des aspirations métisses à récupérer leur patrimoine politique et culturel en tant que nation distincte au sein du Canada.

Ayant adapté les caractéristiques des deux côtés de leur patrimoine – que ce soit d'être une Première Nation (principalement des Cris, Ojibways, des Saulteux et des Dénés) d'un côté, et soit Français ou Britanniques (y compris Écossais) de l'autre – les Métis ont acquis une culture distincte au début des années 1800. Certains aspects indiquant qu'ils représentaient une société distincte sont apparus même avant l'établissement de la colonie de la Rivière-rouge, à proximité de Sault Ste. Marie, en Ontario.

Comme les Premières Nations, les Métis dépendaient de la chasse, de la pêche, de la trappe et ils se réunissaient pour survivre. En outre, étant les enfants de la traite des fourrures, les Métis sont devenus très habiles pour négocier, notamment pour le commerce nécessitant l'échange d'argent.

La liberté, l'indépendance et l'autonomie en tant que groupe étaient des qualités qui étaient grandement respectées dans le mode de vie des Métis. Les précurseurs de la nation métisse historique étaient des groupes que l'on appelait les « hommes libres » ou les « voyageurs ». Plus tard, lorsqu'une identité distincte vit le jour, les Cris ont appelé les Métis les Otipemisiwak, ce qui veut dire « les gens responsables d'eux-mêmes ». Lorsque les arpenteurs du gouvernement sont venus pour marquer les limites des terres sur lesquelles vivaient les Métis, ceux-ci essayèrent de les arrêter ou ils se déplacèrent plus loin à l'ouest pour être libres de vivre leur mode de vie.

Les Européens voyaient cependant ces mêmes qualités de façon très différente. Ce que les Cris voyaient comme étant de la responsabilité, les colons appelaient cela le mode de vie métis « permissif » ou « immoral ». C'est pourquoi les Européens croyaient que les enfants métis devaient être éloignés et isolés de l'influence de leur famille. Un grande partie de la population dominante et des colons nouvellement arrivés voyaient les Métis comme étant « sauvages et immoraux ».

La grande importance qu'attachaient les Métis à la notion de famille étendue peut mieux être comprise à partir d'un contexte métis traditionnel. Si la famille élargie pour former un groupe ou qu'un groupe de familles étendues survivait, chaque individu survivait – et non pas l'inverse comme c'est le cas au sein de la société euro-canadienne. Les Métis se révèlent être de vrais Métis en démontrant leur engagement envers le groupe familial, non pas comme le font les Américains ou les Européens qui démontrent leur nationalisme ou leur patriotisme.

Une des principales façons qu'ils avaient de se révéler être un bon membre de la famille était d'apporter de la nourriture. Chaque fois qu'il fallait obtenir de la nourriture, ils sortaient simplement leurs armes, leurs filets ou leurs pièges, ou utilisaient leurs mains (pour la cueillette) pour obtenir de la nourriture ou des biens que la nature offrait. Tous les membres de la famille

étendue métisse avaient un rôle (un travail) dans la recherche et la préparation de la nourriture. Cependant, lorsque la révolution industrielle et les forces du marché furent établies et prirent une importance croissante dans tout le pays, elles divisèrent l'unité familiale en forçant certains membres à s'éloigner de la famille, afin de trouver des « emplois » au sein de l'économie centralisée imposée au Canada après la traite des fourrures. Travailler dans l'économie de marché n'était pas la même chose que de remplir son rôle dans la famille métisse traditionnelle.

Avec les forces dominantes de l'industrie et du commerce, les pensionnats ont grandement érodé l'unité familiale métisse traditionnelle. D'un côté, les jeunes adultes étaient forcés de quitter la famille afin d'assurer un revenu, et d'un autre côté, les enfants étaient souvent séparés de l'unité familiale afin d'être « éduqués » (ils pourraient donc eux aussi rapporter plus tard un revenu). L'éducation et l'économie sont souvent perçues par la société dominante comme étant des influences neutres en ce qui a trait aux valeurs, mais leur influence sur les Métis a radicalement altéré l'essence même de la famille métisse, brisant ainsi l'identité métisse. Compte tenu du projet de l'État et de l'église de coloniser et de civiliser, il est clair que ceux qui détenaient des postes d'autorité ont réalisé qu'en détruisant l'unité familiale étendue métisse, ils neutralisaient le développement d'une nation métisse.

Un grand nombre de Métis qui fréquentaient les pensionnats portent encore le fardeau des expériences douloureuses et horribles qu'ils ont enduré à l'école, notamment les abus physiques et sexuels. D'autres ressentent de la honte envers leur identité en tant que Métis parce qu'on leur a dit que leur culture et leurs traditions étaient mauvaises et primitives.

D'autres encore vivent dans la peur de se faire harceler par la société dominante parce qu'on leur interdisait de parler le michif à l'école et de pratiquer leur mode de vie. Certains Métis affirment que, durant leur période de vie passée à l'école, leurs expériences étaient sans incident et tolérables lorsqu'ils étaient loin de leurs familles. Ils soulignent qu'ils n'auraient jamais appris à lire et à écrire ou découvert qu'il existait d'autres modes de vie que le leur s'ils n'avaient pas fréquenté les pensionnats.

Bien que l'expérience des Métis dans les pensionnats puisse varier, le but de ce document et du programme de Metis Survivor Family Wellness est de traiter de l'abus physique, sexuel, mental, spirituel et culturel qui avait lieu dans ces pensionnats. En valait-il la peine d'apprendre à lire, à écrire et à calculer pour ceux qui ont été battus ou violés? En valait-il le coût de ne pas être élevé dans un milieu chaleureux et aimant au sein d'une famille remplie d'amour? En valait-il le coût d'ébranler la culture et d'être assimilé à la société dominante?

La façon dont les pensionnats étaient structurés et gérés représente un des facteurs qui ont contribué aux expériences négatives de nombreux étudiants métis. La structure et les méthodes d'apprentissage imposées n'étaient pas, de façon évidente, axées sur les besoins et les styles d'apprentissage des enfants métis et de leurs familles. Les Métis, comme d'autres Autochtones, apprenaient mieux par le biais de la « pratique » et de « l'action » dans le contexte réel. L'obligation de demeurer assis dans une salle de classe, isolés des situations de la vie réelle où il fallait simplement répéter les informations selon des formules établies par des autorités externes n'est pas familière à bien des Métis. Les punitions fréquentes appliquées aux étudiants dans les pensionnats démontrent que la véritable question était de contrôler et d'établir un pouvoir, non pas d'ouvrir les esprits et les cœurs vers l'acquisition de nouvelles connaissances et une croissance perpétuelle au sein de leur propre contexte social et culturel.

Il faut tenir compte de l'impact qu'ont une structure et un modèle d'apprentissage étranger sur une personne ayant sa propre culture distincte. C'est une toute autre affaire de comprendre ou d'attribuer un sens des patience et respect. Nous pouvons raconter nos histoires plusieurs fois; ce sont des histoires conçues pour le développement. Chaque fois nous appre-

effets immédiats et à long terme des actions les plus insensées commises par les autorités des pensionnats et autres personnes, telles que le personnel de l'entretien et les étudiants plus âgés.

Il est important de comprendre les raisons pour lesquelles la vie quotidienne de nombreux étudiants des pensionnats était une expérience horrible et misérable. Comment quelqu'un peut-il comprendre la brutalité qui y avait lieu? Ces cruautés faisaient-elles partie intégrante des frustrations et des désagréments quotidiens auxquels il fallait s'attendre dans les écoles strictes et rigides? Les atrocités peuvent-elles passer sur le compte de l'incompétence ou des gens qui ne sont pas aptes aux tâches qui leur étaient assignées? Était-ce simplement la présence de « pommes pourries »? Ou était-ce l'imposition de tout un nouveau mode de vie?

Bien que l'excuse de la « pomme pourrie » soit une explication acceptable dans une société dominante, elle contourne manifestement la vérité. L'angoisse et l'obscurité qu'ont vécu la plupart des étudiants dans les pensionnats sont survenues à la suite d'une politique délibérée, bien pensée et longtemps appliquée et mise en œuvre pour atteindre des résultats spécifiques. Il existe très peu de choses qui ne peuvent être justifiées dans une

structure de classe de contrôle et descendante sur laquelle les pensionnats prenaient modèle.

Lorsqu'on ajoute à ce mélange la croyance que les Autochtones étaient inférieurs aux Européens, toute action, peu importe à quel point elle est inhumaine, peut être justifiée. S'il est jugé nécessaire de détruire et de remplacer la culture d'un peuple, il en suit que le viol de ces personnes sera également toléré. Nous n'avons pas à chercher plus loin que les conflits récents de l'Europe de l'Est donnant lieu à un « nettoyage ethnique » pour obtenir des exemples contemporains.

Le dossier public des abus physiques, sexuels, psychologiques et émotionnels a été présenté de façon terriblement claire : coups violents, explosions racistes, viols, sodomie et autres abus sexuels horribles commis par le personnel et quelquefois par les étudiants plus âgés. Divers moyens et diverses façons d'abuser des étudiants des pensionnats étaient appliqués sous prétexte de la discipline et du développement du caractère. De nombreuses similarités existent entre les châtiments et le traitement qu'ont enduré les prisonniers de guerre.

Les quatre saisons de la guérison communautaire *Suite de la page 15*

route. On réalise de plus en plus qu'il n'y a pas que des personnes qui ont besoin d'être guéries, mais aussi des systèmes entiers. Il se peut que des initiatives aient déjà été entreprises au sein de ces systèmes (éducation, gestion publique, économie, justice, etc.). Dans certains cas, ces initiatives semblent avoir commencé à s'institutionnaliser; par le fait même, le dynamisme et l'espoir qui s'en dégageaient à l'étape 2 s'estompent. Dans d'autres cas, et bien que les consciences aient commencé à évoluer, de vieux modes de fonctionnement sont perpétués en raison de l'absence de nouveaux modèles et stratégies (qui seraient adaptés à la culture des gens concernés). La lune de miel est terminée; la collectivité s'attelle maintenant à la lourde tâche de transformer des habitudes profondément enracinées et de reconstituer une identité communautaire qui avait été dictée par diverses formes d'oppression et de dysfonctionnement.

On observe souvent un ensemble de paradoxes à la troisième étape, à savoir :

1. Les relations avec les organisations, organismes et autorités de l'extérieur sont en train de se transformer. Il y a beaucoup plus d'ouverture d'esprit et le climat dans lequel ces relations ont cours a évolué. La disponibilité de services de soutien de l'extérieur est beaucoup plus grande que par le passé. Il est possible, en revanche, que le soutien et la collaboration au sein de la collectivité aient régressé alors que les vieilles habitudes commencent à s'incruster à nouveau et qu'une certaine lassitude face au processus de guérison se fait sentir.

2. Juste au moment où un nombre considérable d'adultes semblent être devenus sobres et avoir repris le contrôle de leur vie, une nouvelle crise, vraisemblablement pire que la précédente, semble se déclarer chez les jeunes. La criminalité juvénile

augmente. La consommation de drogues remplace la consommation d'alcool (ou s'y ajoute).

3. De nombreux adultes semblent avoir acquis de nouvelles dépendances depuis qu'ils ont cessé leurs abus d'alcool. Le jeu est en train de devenir un grave problème social tout comme la dépendance aux médicaments sur ordonnance et certains autres comportements liés à l'automédication. Il est aussi en train de devenir évident que l'alcoolisme recelait de nombreuses autres choses et certains secrets concernant la collectivité sont dévoilés. Bien que les gens soient plus sobres qu'avant, la situation semble en fait empirer...

4. Aux yeux de ceux qui occupent les postes de première ligne, il peut sembler que beaucoup de gens ont « déserté » le mouvement de guérison. De nombreuses personnes ont réduit leur degré d'engagement ou font moins souvent acte de présence que par le passé. Parallèlement, il est possible qu'un groupe de gens dont la santé est relativement bonne soit en train d'émerger au sein de la collectivité, et que ces gens consacrent leurs énergies à leur propre vie ou à celle de leur famille. Maintenant qu'ils se sont affranchis de la « culture de dépendance », ils préfèrent investir du temps dans des activités familiales et vivre leur propre vie plutôt que de se soumettre assidûment à une « culture de rétablissement ».

Ce qui semblait être un mur n'est peut-être qu'un long plateau. Lorsqu'on se trouve sur un plateau, on a l'impression qu'il ne se passe pas grand-chose et que l'on ne va nulle part. Mais en réalité c'est le moment où l'on établit les fondements de tous les progrès à venir. Il ressort clairement, à la réflexion, que d'importants gains ont été réalisés dans le cadre de cette étape. Les normes de la collectivité ont évolué. Ce qui était « mauvais » est moins pire qu'auparavant! Un nombre accru de gens se livrent à des activités constructives. Un nombre accru de gens reçoivent de la formation,

s'instruisent et trouvent du travail, et les capacités de la collectivité augmentent. Dans de nombreux cas, une revitalisation culturelle et spirituelle émerge parallèlement au processus de guérison et les deux s'influencent mutuellement.

Au fur et à mesure que la troisième étape progresse, une nouvelle analyse émerge. On commence à se rendre compte que la « guérison » seule ne suffit pas et ne suffira jamais. L'élimination des souffrances du passé n'est pas garante d'un avenir meilleur. On réalise de plus en plus qu'il est nécessaire d'effectuer une décolonisation (des mentalités et schèmes de pensée) et de s'occuper des entraves structurelles au développement (règles du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, racisme, pauvreté, etc.). Les réalités liées aux économies d'échelle deviennent évidentes: le pouvoir d'intervention d'une petite collectivité est limité quand vient le moment de s'attaquer à de tels problèmes.

Comment ce stade est-il atteint?

- Certains organismes et initiatives ont vu le jour dans la foulée de l'étape précédente. La guérison devient de plus en plus institutionnalisée au fur et à mesure que la capacité de prestation de services professionnels s'accroît au sein de la collectivité. Le maintien de la participation des membres de la collectivité devient alors un important problème. Le processus est aussi stimulé (mais pas nécessairement de manière ouverte) par le programme d'activités des organismes de financement qui fournissent l'appui matériel nécessaire à la réalisation des initiatives en matière de guérison.

L'automne – de la guérison à la transformation

À la quatrième étape, les consciences évoluent considérablement. Du point de vue de la guérison, on passe de la « réparation » à la « construction »,
S.V.P. voir page 9

Les étapes de la guérison

Extrait de : *The Courage to Heal: A Guide for Women Survivors of Child Sexual Abuse* (Le courage de guérir : un guide pour les femmes survivantes de l'abus sexuel pendant l'enfance) de Laura Davis et Ellen Bass.

Les personnes qui soutiennent les Survivants doivent absolument comprendre le processus de guérison. La guérison n'est jamais un progrès simple et direct. Alors, il vaut mieux le décrire comme une spirale. Dans son trajet vers la guérison, une Survivante grimpe vers le haut, mais elle revient sur ses pas plusieurs fois durant cette étape. Si vous, en tant que supporter, pouvez comprendre cette démarche, vous pourrez alors mieux soutenir le Survivant que vous connaissez.

Il existe plusieurs façons de décrire le processus de guérison. La plupart sont à la fois valables et utiles à la compréhension du processus de guérison. La roue de médecine utilisée par plusieurs cultures autochtones en Amérique du Nord représente une manière de décrire la guérison et l'équilibre que nous nous efforçons tous d'atteindre. Ellen Bass et Laura Davis ont une autre description, souvent utilisée par les Survivants et les organisations communautaires.

Bass et Davis ont décrit les étapes de la guérison que traverse une Survivante. La plupart de ces étapes sont absolument nécessaires. Pourtant, (certaines de ces étapes d'urgence, rappelant le souvenir de l'abus, la confrontation avec la famille, et le pardon) ne sont pas applicables à toutes les femmes. Une fois que ces descriptions sont expliquées à un Survivant (homme ou femme) cette information devient vitale à tout supporter, qu'il s'agisse d'un partenaire, d'un membre de la famille, d'un ami, du thérapeute ou de tout autre soutien professionnel. Au plus nous avons de connaissance sur l'abus, ses effets et la guérison, au plus nous pouvons aider les Survivants durant notre vie et par la même occasion guérir aussi. La suite explique comment Bass et Davis décrivent les étapes du trajet vers la guérison.

La décision de guérir :

Quand vous reconnaissez les effets de l'abus sexuel dans votre vie, il faut absolument vous engager activement à guérir. La guérison profonde arrive seulement quand vous la choisissez et que vous avez la volonté de vous changer.

L'étape d'urgence :

Quand vous commencez à faire face aux souvenirs et aux sentiments opprimés, cela peut vous entraîner dans un désastre total. Alors souvenez-vous que ceci représente seulement une étape et que celle-ci ne durera pas toujours.

Le souvenir :

Beaucoup de Survivants ont tendance à effacer tout souvenir de ce qu'il leur est arrivé quand ils étaient enfants. Ceux qui n'oublient pas les incidents mêmes oublient souvent ce qu'ils ont ressenti au moment même de l'incident. Alors, le souvenir est le processus qui replace ensemble la mémoire et le sentiment.

Croire que c'est arrivé :

Les Survivants ont souvent tendance à douter de leurs propres perceptions. Arriver à croire que l'abus a vraiment eu lieu et que ceci vous a réellement blessé représente une partie vitale du processus de guérison.

La rupture du silence :

La plupart des adultes survivants ont gardé l'abus secret durant toute

leur enfance. Raconter à une autre personne ce qui vous est arrivé représente une force puissante qui a le pouvoir de vous aider à vous débarrasser de votre honte de victime.

Comprendre que ce n'est pas votre faute :

Les enfants croient généralement que l'abus est de leur faute. Les adultes survivantes doivent absolument attribuer la faute à son responsable, c'est à dire accuser directement les abuseurs.

Le contact avec l'enfant doit venir de l'intérieur :

Beaucoup de Survivants ont perdu le contact avec leur propre vulnérabilité. Le contact de l'intérieur avec l'enfant peut vous aider à ressentir de la compassion envers vous-même, plus de colère envers votre abuseur et un degré plus grand d'intimité avec les autres.

Avoir confiance en soi-même :

Le meilleur guide vers la guérison est votre voix intérieure. Faire confiance à vos propres perceptions, sentiments et intuitions est un apprentissage qui devient la base de l'action à mener dans le monde extérieur.

Pleurer et faire son deuil :

En tant qu'enfant abusé et ensuite en tant qu'adulte luttant pour survivre, beaucoup de Survivantes n'ont pas vraiment pu ressentir leur perte. Les larmes vous permettent d'honorer votre douleur, de vous en défaire et de mieux regarder le présent.

La colère : la base de la guérison :

La colère est une force très puissante et très libératrice. Que vous ayez à vous mettre en contact avec elle ou que vous en ayez à revendre, le fait de diriger votre colère spécifiquement vers votre abuseur et vers ceux qui ne vous ont pas protégé même s'ils avaient pu le faire est une partie essentielle de la guérison.

La révélation et les confrontations :

La confrontation directe avec votre abuseur n'est pas possible pour chaque Survivante, pourtant elle peut représenter un outil de nettoyage dramatique.

Le pardon :

Le pardon de votre abuseur n'est pas absolument essentiel dans le processus de guérison, mais il est souvent le plus recommandé. Par contre, le pardon de vous même est obligatoire.

La spiritualité :

Le sentiment d'avoir une puissance plus forte que vous même aide beaucoup dans le processus de guérison. Votre spiritualité vous est complètement unique. Peut être vous la trouvez dans des pratiques culturelles traditionnelles, dans des religions organisées, dans la méditation, la nature ou dans un réseau de soutien.

Résolution et continuation :

En passant par ces étapes différentes maintes et maintes fois, vous arrivez à atteindre un point d'intégration. Vos sentiments et vos perspectives se stabiliseront. Vous arriverez à trouver un terrain d'entente avec votre abuseur et avec les autres membres de la famille. Vous ne changerez pas votre propre histoire, mais vous allez faire des changements profonds et permanents dans votre vie. Après avoir acquis une prise de conscience, de la compassion et plus de pouvoir grâce à la guérison, vous aurez l'occasion de travailler pour obtenir un monde meilleur.

<http://www.tamarashouse.sk.ca/stages.shtml>

Les quatre saisons de la guérison communautaire

Les consultations que nous avons menées auprès des six collectivités partenaires et les connaissances et expériences accumulées au sein de nombreuses autres collectivités révèlent clairement que le processus de guérison communautaire semble également suivre différents stades ou cycles. Quatre étapes distinctes ont été cernées, à savoir :

Étape 1 : Le début du parcours (le dégel subséquent au long hiver)

Étape 2 : La force d'impulsion s'accroît (le printemps)

Étape 3 : Le blocage (l'été)

Étape 4 : De la guérison à la transformation (l'automne)

Mises ensemble, ces étapes forment une sorte de « balisage » du processus de guérison pouvant servir à la fois à comprendre la dynamique du processus communautaire et à déterminer des mesures et des priorités futures. Mais il faut aussi mentionner d'entrée de jeu que ces étapes ne sont que des modèles approximatifs d'événements complexes de la vraie vie. Elles ne représentent pas « la vérité », mais leur description n'en contient pas moins certaines vérités. Elles ne se déroulent pas, du reste, de façon linéaire et s'apparentent plutôt à des ondes se propageant dans l'eau d'une piscine, chaque nouveau cercle englobant les précédents. Subséquemment à un examen de ce modèle effectué par les six collectivités partenaires, il importe d'insister sur le fait que le cycle identifié pourrait aussi bien s'amorcer au printemps. Ce qui compte, c'est qu'il s'agit d'un cycle.

Au fil de chaque étape, les personnes concernées améliorent leur compréhension et leurs capacités en vue de transformer les conditions existantes. Ce développement est surtout attribuable à un cycle dynamique d'action et de réflexion qui aboutit à un apprentissage.

L'hiver - le début du parcours

Cette étape correspond à la crise ou à la paralysie que vit une collectivité. La majeure partie de l'énergie de cette collectivité est canalisée dans le maintien d'habitudes destructrices. Les comportements dysfonctionnels engendrés par l'oppression et les traumatismes intériorisés sont endémiques dans la collectivité, et il arrive que ses membres endossent tacitement le principe voulant que cette situation soit en quelque sorte « normale ».

Dans le cadre d'un tel scénario, l'une ou l'autre des situations suivantes surviendra:

Des personnes clés commencent à remettre le statu quo en question et bon nombre d'entre elles changent radicalement de cap dans leur vie. Leur parcours personnel se caractérise souvent par la prestation de services à leur collectivité; ils commencent à communiquer avec d'autres personnes, à offrir du soutien et à mettre sur pied des activités de guérison et d'intervention en cas de crise. Il arrive fréquemment que ces activités soient entreprises au prix d'importants sacrifices personnels et que des membres de la communauté s'y opposent farouchement.

L'itinéraire du programme est aussi un autre point de départ. Ainsi lorsque les responsables de programmes ou d'organismes existants sont frustrés de ne pas pouvoir atténuer les effets de la crise qu'ils tentent de gérer, ils commencent à collaborer étroitement avec d'autres alliés au sein de la collectivité afin d'élaborer une stratégie d'une plus grande portée. Il arrive souvent que des groupes interorganismes soient mis sur pied et entreprennent de planifier des interventions et des initiatives de type collaboratif.

Ces deux points de départ produisent des effets comparables. La « guérison » finit par être intégrée aux activités de la collectivité. Des groupes dont le «

mandat » est axé sur la santé, la guérison, la sobriété, le mieux-être, etc. se forment et commencent à établir les fondations d'une nouvelle réalité, souvent avec l'appui d'organismes ou de personnes de l'extérieur au début. (Certains Aînés jouant un rôle clé et qui gardent vivantes les traditions culturelles sont eux aussi une importante source d'appui et d'inspiration à ce stade.).

Comment ce stade est-il atteint?

- Des personnes clés dévouées (souvent des femmes) agissent parce qu'elles voient que les choses vont mal et qu'il existe des façons de résoudre ces problèmes.
- Des dirigeants et des employés oeuvrant pour le compte de programmes sont affectés à la gestion des conséquences de certaines phases de la « crise ».
- Des dirigeants politiques visionnaires et courageux, membres de la collectivité, créent un « climat favorable à la guérison ». (Ces trois types d'intervenants réagissent essentiellement à un problème donné tel que la dépendance à l'alcool, le suicide, etc.)

Le printemps - la force d'impulsion s'accroît

C'est l'étape du dégel, à la faveur de laquelle d'importantes quantités d'énergie sont libérées et des changements visibles et positifs surviennent. Une masse critique semble avoir été atteinte et les velléités se transforment en une puissante pulsion amenant des groupes de gens à amorcer leur parcours de guérison ensemble, poussés en ce sens par les personnes clés qui sont intervenues à la première étape. Cette deuxième étape est souvent excitante. La force d'impulsion s'accroît et il arrive fréquemment que des réseaux d'entraide soient mis sur pied et que l'on réalise des projets d'apprentissage et de formation. Le moral est au plus haut.

De nouveaux modes d'organisation commencent à émerger. Un réseau distinct axé sur la guérison commence à prendre forme et est cautionné par la collectivité, souvent avec l'appui de politiciens. Le processus de guérison devient plus visible par l'entremise de programmes et d'organismes. À ce stade, l'engagement des bénévoles est souvent considérable mais il y a aussi des organisations professionnelles qui commencent à prendre part au processus. La perception du « problème » change elle aussi. On passe graduellement d'un modèle de maladie à un modèle de mieux-être, et de la formulation des problèmes à la recherche de leurs causes et des traumatismes fondamentaux sous-jacents.

On nourrit beaucoup d'espoir et d'optimisme à ce stade du processus. Les gens ont l'impression que s'il y a assez de personnes et de familles qui ont la possibilité d'entreprendre le parcours de guérison, le « problème » pourra alors être réglé. Ceux qui dirigent le projet et qui y participent investissent énormément de temps et d'énergie dans le mouvement de guérison de la collectivité. Il y a encore de l'opposition mais celle-ci est généralement éclipsée par l'enthousiasme du mouvement de guérison.

Comment ce stade est-il atteint?

- Les membres de la collectivité deviennent de plus en plus conscients de l'envergure du problème. Le couvercle a sauté et il serait très difficile de le remettre en place. L'impulsion croissante a un effet d'entraînement faisant qu'il devient plus facile pour les gens de se joindre au mouvement.

L'été - le blocage

À ce stade-ci, on a l'impression que le mouvement de guérison s'est « heurté à un mur ». Bon nombre des intervenants de première ligne sont profondément fatigués, découragés ou épuisés. Le processus de guérison semble être bloqué. Bien que de nombreuses personnes aient poursuivi des activités de guérison, beaucoup d'autres semblent avoir été abandonnées en cours de

S.V.P. voir page 13

route. On réalise de plus en plus qu'il n'y a pas que des personnes qui ont besoin d'être guéries, mais aussi des systèmes entiers. Il se peut que des initiatives aient déjà été entreprises au sein de ces systèmes (éducation, gestion publique, économie, justice, etc.). Dans certains cas, ces initiatives semblent avoir commencé à s'institutionnaliser; par le fait même, le dynamisme et l'espoir qui s'en dégagent à l'étape 2 s'estompent. Dans d'autres cas, et bien que les consciences aient commencé à évoluer, de vieux modes de fonctionnement sont perpétués en raison de l'absence de nouveaux modèles et stratégies (qui seraient adaptés à la culture des gens concernés). La lune de miel est terminée; la collectivité s'attelle maintenant à la lourde tâche de transformer des habitudes profondément enracinées et de reconstituer une identité communautaire qui avait été dictée par diverses formes d'oppression et de dysfonctionnement.

On observe souvent un ensemble de paradoxes à la troisième étape, à savoir :

1. Les relations avec les organisations, organismes et autorités de l'extérieur sont en train de se transformer. Il y a beaucoup plus d'ouverture d'esprit et le climat dans lequel ces relations ont cours a évolué. La disponibilité de services de soutien de l'extérieur est beaucoup plus grande que par le passé. Il est possible, en revanche, que le soutien et la collaboration au sein de la collectivité aient régressé alors que les vieilles habitudes commencent à s'incruster à nouveau et qu'une certaine lassitude face au processus de guérison se fait sentir.

2. Juste au moment où un nombre considérable d'adultes semblent être devenus sobres et avoir repris le contrôle de leur vie, une nouvelle crise, vraisemblablement pire que la précédente, semble se déclarer chez les jeunes. La criminalité juvénile augmente. La consommation de drogues remplace la consommation d'alcool (ou s'y ajoute).

3. De nombreux adultes semblent avoir acquis de nouvelles dépendances depuis qu'ils ont cessé leurs abus d'alcool. Le jeu est en train de devenir un grave problème social tout comme la dépendance aux médicaments sur ordonnance et certains autres comportements liés à l'automédication. Il est aussi en train de devenir évident que l'alcoolisme recelait de nombreuses autres choses et certains secrets concernant la collectivité sont dévoilés. Bien que les gens soient plus sobres qu'avant, la situation semble en fait empirer...

4. Aux yeux de ceux qui occupent les postes de première ligne, il peut sembler que beaucoup de gens ont « déserté » le mouvement de guérison. De nombreuses personnes ont réduit leur degré d'engagement ou font moins souvent acte de présence que par le passé. Parallèlement, il est possible qu'un groupe de gens dont la santé est relativement bonne soit en train d'émerger au sein de la collectivité, et que ces gens consacrent leurs énergies à leur propre vie ou à celle de leur famille. Maintenant qu'ils se sont affranchis de la « culture de dépendance », ils préfèrent investir du temps dans des activités familiales et vivre leur propre vie plutôt que de se soumettre assidûment à une « culture de rétablissement ».

Ce qui semblait être un mur n'est peut-être qu'un long plateau. Lorsqu'on se trouve sur un plateau, on a l'impression qu'il ne se passe pas grand-chose et que l'on ne va nulle part. Mais en réalité c'est le moment où l'on établit les fondements de tous les progrès à venir. Il ressort clairement, à la réflexion, que d'importants gains ont été réalisés dans le cadre de cette étape. Les normes de la collectivité ont évolué. Ce qui était « mauvais » est moins pire qu'auparavant! Un nombre accru de gens se livrent à des activités constructives. Un nombre accru de gens reçoivent de la formation, s'instruisent et trouvent du travail, et les capacités de la collectivité augmentent. Dans de nombreux cas, une revitalisation culturelle et spirituelle émerge parallèlement au processus de guérison et les deux s'influencent mutuellement.

Au fur et à mesure que la troisième étape progresse, une nouvelle analyse

émerge. On commence à se rendre compte que la « guérison » seule ne suffit pas et ne suffira jamais. L'élimination des souffrances du passé n'est pas garante d'un avenir meilleur. On réalise de plus en plus qu'il est nécessaire d'effectuer une décolonisation (des mentalités et schèmes de pensée) et de s'occuper des entraves structurelles au développement (règles du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, racisme, pauvreté, etc.). Les réalités liées aux économies d'échelle deviennent évidentes: le pouvoir d'intervention d'une petite collectivité est limité quand vient le moment de s'attaquer à de tels problèmes.

Comment ce stade est-il atteint?

- Certains organismes et initiatives ont vu le jour dans la foulée de l'étape précédente. La guérison devient de plus en plus institutionnalisée au fur et à mesure que la capacité de prestation de services professionnels s'accroît au sein de la collectivité. Le maintien de la participation des membres de la collectivité devient alors un important problème. Le processus est aussi stimulé (mais pas nécessairement de manière ouverte) par le programme d'activités des organismes de financement qui fournissent l'appui matériel nécessaire à la réalisation des initiatives en matière de guérison.

L'automne - de la guérison à la transformation

À la quatrième étape, les consciences évoluent considérablement. Du point de vue de la guérison, on passe de la « réparation » à la « construction », et de la guérison de personnes et de groupes à la transformation de systèmes. Les gens ont de plus en plus l'impression que leurs propres systèmes leur appartiennent et que leur aptitude et leur capacité à négocier des relations externes mutuelles et efficaces s'accroissent elles aussi. La guérison devient un maillon du processus d'édification de la nation. Une société civile voit le jour au sein des collectivités et de la communauté autochtone dans son ensemble, et un transfert des responsabilités commence à s'opérer. Le processus de guérison est régi par la société civile plutôt que par les programmes et le gouvernement.

Ceux qui dirigeaient le mouvement de guérison à la deuxième étape arrivent maintenant à une nouvelle étape de leur vie. Ils vont bientôt accéder au statut d'Aîné et leur analyse et leur vision des choses ont évolué et gagné en profondeur. Au lieu d'éteindre des feux, ils pensent maintenant à élaborer des modes de vie sains et nouveaux, et dans nombre de cas, leur famille et leurs réseaux commencent à mettre en application ces nouveaux modes de vie. On commence aussi à chercher des partenariats, des alliances et du soutien en vue du traitement des problèmes de plus grande envergure.

Comment ce stade est-il atteint?

- On prend conscience des limites des approches actuelles; de plus en plus de membres de la collectivité participent à la vie de l'économie extérieure; un nombre croissant de membres de la communauté autochtone sont interconnectés; la scène macropolitique est devenue changeante et les forces socio-culturelles se sont multipliées (urbanisation accrue, culture des jeunes, Internet, etc.).

“C’est nous qui sommes les expertes”

Prendre et continuer à prendre la parole sur les pensionnats, c’est mettre un frein à la violence exercée sur les autres ou sur soi-même. C’est stopper la transmission transgénérationnelle du traumatisme qui pèse sur les jeunes aujourd’hui.

Pour permettre aux femmes Autochtones qui le souhaitent de s’engager dans le témoignage de cet épisode de l’histoire, nous proposons ici quelques questions qui peuvent servir à une réflexion préalable au partage et à la transmission.

Ces questions sont élaborées à partir des difficultés inhérentes au traumatisme vécu par les femmes dans les pensionnats. Elles tiennent compte du long cheminement des ex-pensionnaires pour libérer leur parole. Ce parcours de la dévictimation les amène à exprimer leur désir de témoigner comme une responsabilité qu’elles relèvent vis-à-vis de l’histoire et la culture autochtone, la transmission étant devenue pour elles un engagement à soutenir.

QUELLE EST LA PORTEE DU TEMOIGNAGE DANS UN CONTEXTE TRAUMATIQUE COMME LE FUT L’EXPERIENCE DU PENSIONNAT?

o Libérer la parole

Les ex-pensionnaires révèlent que, pour certaines d’entre elles, l’acte même du témoignage de l’expérience du pensionnat, c’est-à-dire le fait d’en avoir parlé en thérapie, dans leur famille avec leurs parents ou avec leurs enfants et dans leur communauté s’est avéré bénéfique pour elles et pour leurs proches. Certaines en ont parlé publiquement lors de conférences, d’autres ont publié un récit. Quelques-unes ont échangé avec leurs parents et leurs enfants. Quelques-unes encore ont mis sur pied des espaces de parole privés où les femmes sont invitées à échanger dans un contexte de support collectif. Quelle que soit la modalité choisie, elles ont libéré la parole tue depuis de nombreuses années, rétabli des liens de communication vraie avec leur entourage et soutenu à leur tour d’autres personnes pour faire de même.

Toutes les ex-pensionnaires et toutes les familles ont utilisé le silence pour se protéger de la douleur d’être séparées des êtres chers pour des multiples agressions de l’institution à leur égard. Il s’agissait d’un choix de survie imposé par les conditions inacceptables du milieu et les règles punitives qui le régissaient. A long terme, toutefois, le silence, le déni ou l’oubli ont eu des conséquences néfastes pour elles et pour leurs enfants. Ces mesures qui visaient à les protéger alors qu’elles étaient dans l’institution, les ont conduites à adopter des comportements autodestructeurs. De plus, elles réalisent que le silence et le déni entretiennent aujourd’hui la souffrance dans les communautés.

MISE EN GARDE ET PORTEE THERAPEUTIQUE DE LA PAROLE

Toutefois, s’ouvrir sur ce sujet ou en être informée de façon inappropriée peut être dommageable et redoubler le traumatisme. Il faut garder présent à l’esprit qu’un cheminement préalable, personnel et avec soutien, à été nécessaire aux ex-pensionnaires pour dévoiler les blessures du passé. Ce dévoilement ne s’est pas fait sans souffrance. Pour être réparatrice, la parole doit demeurer libre. La parole doit prendre le temps nécessaire pour qu’une élaboration soit possible et que le sens qui a fait défaut vienne et éclaire l’essentiel du trauma. Puisque la personne doit se reconnaître dans sa parole et se réapproprier son passé, il est indispensable qu’elle soit le seul maître de sa parole, de sa pensée et de sa vérité. Jamais plus la parole et le silence ne doivent être imposés ou forcés comme ils l’ont été au pensionnat.

Ces considérations prises en compte, le témoignage et le partage ont une portée thérapeutique. Ils permettent aux personnes de reconstruire la vérité

de leur expérience à partir de leur vision subjective et collective des choses. La signification, l’interprétation et la compréhension qu’elles acquièrent de leur histoire diminuent, jusqu’à un certain point, l’impact négatif de l’expérience sur leur vie. Ce travail d’élaboration permet d’établir une véritable séparation de l’agresseur. Ainsi, la parole délivre le passé et elle ouvre l’avenir. Pour certaines, le pardon peut devenir l’aboutissement du cheminement de guérison par la parole. Les ex-pensionnaires distinguent le pardon de l’oubli. Le pardon est expliqué comme l’aboutissement d’un travail de deuil ou l’ex-pensionnaire trouve enfin la paix avec elle-même en ayant résolument quitté le pensionnat et le (les) tortionnaires(s) intériorisés en elle. Cela se passe comme si elles sont dorénavant libres de dire non à l’agresseur qui voudrait les tourmenter. Un trait est tiré sur le passé traumatique et les personnes concernées, qui ne laisse pas de place pour la haine ou le ressentiment. La colère, toutefois, peut demeurer un ressort pour l’action. Ensuite, les témoignages permettent aux personnes touchées de se reconnaître dans une expérience collective. Par là, ils brisent l’isolement. Les témoignages partagés amoindrissent l’angoisse liée à la confusion, aux passages obscurs (black out), aux questionnements individuels qui habitèrent les enfants, qui, une fois devenue adultes, sont re-confrontés à ces états.

Enfin ces témoignages de l’histoire personnelle permettent de réécrire et de se remémorer l’histoire collective sous son vrai jour. En témoignant, les ex-pensionnaires se réapproprient donc leur histoire personnelle en la mettant en relation avec leur histoire collective, puisque l’histoire collective est celle de chacune des membres de la collectivité qui la construisent. La culture se développe et se construit à partir des rapports et des échanges d’information entre ces deux formes de mémoire. C’est de cette façon que tous les sujets humains peuvent vivre leur sentiment d’appartenance à leur culture et s’appuyer sur leur identité culturelle pour ouvrir l’avenir.

POURQUOI TRANSMETTRE?

o Rebâtir une famille

La violence de l’institution fut dirigée directement sur les enfants et leurs familles. Ces attaques visaient le lien social tissé entre les membres d’une communauté, lien soutenu d’une génération à l’autre par la voie de la transmission de la tradition spirituelle entre autres et qui joue le rôle de carte d’identité. A travers cette atteinte de la famille, la transmission et la mémoire d’un grand nombre de caractéristiques du mode vie traditionnel furent donc vivement ébranlées, voire interrompues. Outre les traumatismes personnels graves subis par les enfants, les liens familiaux éclatèrent, les fonctions parentales furent usurpées et perverties. Alors que leurs enfants étaient au pensionnat, plusieurs familles abandonnèrent la forêt ainsi que la transmission des habiletés et des coutumes nomades en forêt. De grands chasseurs devinrent des travailleurs, des chômeurs, des alcooliques. Sans les repères réels (territoires, nourriture traditionnelle, habiletés...) et symboliques essentiels de la culture (langue, rites, mythes, médecine traditionnelle, conception du monde...) et les personnes-soutien des fonctions essentielles (père, mère, ancêtres, aînés), l’organisation familiale traditionnelle ainsi que les coutumes coutumes qui y étaient liées se dégradèrent. Or les Autochtones connaissent depuis toujours l’importance de la transmission. Comme en témoignent les récits de l’enfance des ex-pensionnaires, les parents savaient reconnaître l’efficacité des moyens d’éducation des enfants autant que l’efficacité des moyens de transmission de l’héritage du passé. Les Autochtones savent toujours qu’une parole reconnue est un moyen puissant de guérison de la personne. La pratique des cercles de parole et de partage en est le meilleur exemple.

Les femmes qui témoignent ou qui ont témoigné de leur expérience du pensionnat relient cette page de leur histoire personnelle à celle de leur famille, à celle de leur communauté et de leur Nation. Elles recréent le lien social

qui avait été mis à mal. Chaque témoignage éclaire davantage l'expérience comme pour remettre de l'ordre dans la maison... Les ex-pensionnaires ne cherchent pas à nier ou à oublier la violence et les abus dont elles furent victimes. Elles dépassent la victimisation, conséquence de la violence institutionnelle à leur égard, en prenant conscience et en faisant prendre conscience que la mémoire des pensionnats est un outil de travail pour se guérir.

À QUI TRANSMETTRE LE RECIT DE L'ÉVÈNEMENT?

Les ex-pensionnaires parlent à partir de leur expérience subjective du pensionnat, elles savent. Cependant, le rôle d'experte est délicat. Il n'est pas le même lorsque les femmes partagent en tant que mère avec un enfant blessé, en tant que membre de leur communauté lors d'un témoignage public ou encore en tant que thérapeute avec des adultes abusés. De plus, les ex-pensionnaires désirent s'adresser non seulement aux autres ex-pensionnaires, mais aussi aux partenaires masculins qui ont fait un séjour au pensionnat.

Les ex-pensionnaires qui ont fondé une famille croient que leurs enfants ont souffert du traumatisme du pensionnat. Nous ne pouvons minimiser les répercussions transgénérationnelles liées à la violence institutionnelle dans les communautés. Les membres de leurs familles d'origine ainsi que leurs enfants ont subi la violence du pensionnat à leur insu. Ils auront ressenti la détresse et assisté, impuissants, aux répercussions chez leurs parents. Parfois même ils auront développé des symptômes liés au malaise parental qui n'a pas été exprimé et travaillé en thérapie.

COMMENT TRANSMETTRE LE RECIT DE L'EXPERIENCE?

Les moyens de transmission et de diffusion de l'expérience du pensionnat

Les moyens de partage et de diffusion de l'expérience du pensionnat sont nombreux et il faut faire un choix judicieux de ces moyens en tenant compte des personnes à qui ils s'adressent. L'expérience du pensionnat peut être transmise à partir de documents écrits, tels que le récit biographique ou autobiographique, le roman, la nouvelle, la poésie, l'essai ou l'article de journal, le document parlé ou le document audio-visuel. L'expérience du pensionnat peut être diffusée à travers les programmes scolaires, les publications et les journaux locaux ou extérieurs, les organisations communautaires, les rencontres communautaires en groupes larges ou restreints et via les ondes radiophoniques ou télévisuelles. Certaines ex-pensionnaires ont déjà commencé à produire des documents qu'elles désireraient faire circuler dans leur milieu et à l'extérieur de leur communauté. L'une d'entre elles a fait des recherches et écrit le scénario d'un documentaire mais n'a pas eu les fonds nécessaires pour le réaliser. Elle écrit aussi de la poésie.

Selon plusieurs ex-pensionnaires, les retrouvailles auxquelles on les a conviées au cours des années ne sont pas toujours un moyen de transmission de l'expérience du pensionnat. Considérer les retrouvailles aux pensionnats autochtones comme n'importe quelles autres retrouvailles amusantes est plutôt un moyen de repousser la vérité. Pour certaines d'entre elles, la vue des ruines des pensionnats qui ne sont pas encore complètement disparues fait revivre intensément les sentiments de peine et de colère. Celles qui habitent à proximité de ces ruines sont d'avis qu'on devrait les brûler. Elles

suggèrent que soit posé un acte symbolique important pour garder vivant dans la mémoire des communautés cet épisode de l'histoire autochtone. Pour ce faire elles suggèrent que l'on érige un monument ou une œuvre d'art en ces lieux qui rappellerait aux générations futures l'importance de ce passage historique. Dans certaines communautés une véritable célébration de commémoration eut lieu dans le but essentiel de sensibiliser toutes les générations aux événements.

QUOI TRANSMETTRE?

Le nom, la langue, la fierté, la spiritualité et les moyens de se guérir

Dans leurs recommandations, outre la nécessité de parler avec leurs proches, les ex-pensionnaires ont formulé le contenu de ce qui pour elles représente la transmission. Nous les avons schématisées ici. Elles sont présentées de façon plus détaillée dans le rapport de recherche MALI PILI KIZOS:

oSe réapproprier son nom d'origine et en comprendre la signification s'il y a lieu. Se réapproprier et transmettre sa langue d'origine non seulement parce qu'elle est un élément majeur de l'identité culturelle, mais parce qu'elle permet de créer et de renforcer les liens avec les enfants et les petits-enfants. Certaines se pardonnent difficilement le fait de n'avoir pas transmis leur langue à leurs enfants.

oTransmettre la fierté d'être Autochtone. Parce qu'elles n'ont plus honte de leurs origines. Elles désirent témoigner de cette fierté à travers la transmission de leurs connaissances sur leur culture et plus particulièrement celles qui concernent l'épisode des pensionnats autochtones afin de contribuer à la reconnaissance des Premières Nations ici et ailleurs dans le monde.

oElles veulent que les résultats de cette recherche soient diffusés dans toutes les communautés autochtones et que ce genre de projet soit rendu possible pour d'autres femmes autochtones et également pour les hommes.

oLa plupart souhaitent se réapproprier et transmettre la spiritualité autochtone pour donner à leurs enfants l'ouverture d'esprit et l'ouverture aux autres et au monde dont faisaient preuve leurs ancêtres face à leurs semblables et face aux personnes venues d'ailleurs. En ce sens, elles se réapproprient les valeurs et les paroles significatives enseignées dans l'enfance. Les ex-pensionnaires n'accordent pas toutes la même importance aux rituels traditionnels de guérison. Mais elles nous disent toutes que la réappropriation de la spiritualité autochtone ne va pas sans la liberté de penser et de choisir recouvrée à travers la dévictimisation.

oElles veulent transmettre des moyens de se guérir en créant des outils favorisant la solidarité et la prise de parole et en organisant des services thérapeutiques où les intervenants auraient une formation spécifique pour les ex-pensionnaires et aux autres femmes, des cercles d'échange au niveau local, des ressources techniques pour les jeunes, une cérémonie impliquant toute la communauté, un programme de conscientisation s'adressant aux femmes. §